

L'ARCHE *Editeur*

Ingrid LAUSUND

Hysterikon

Traduit par
Charlotte BOMY

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Ingrid Lausund

HYSTERIKON

Texte français

Charlotte Bomy

(Lauréate du programme *Transfert Théâtral 2002*)

8/09/04

Droits de représentation réservés à l'Arche Editeur

Site Internet : <http://www.arche-editeur.com>

E-mail : contact@arche-editeur.com

Ingrid Lausund

Hysterikon

La pièce peut être jouée par sept comédiens :

Le caissier

La femme avec le sac en jute qui est en lin

La femme en Gucci

La femme à la caisse que plus personne ne laisse passer

La fille noire qui soudain a l'impulsion...

Le jeune homme qui aurait presque pu demander à la fille...

L'homme en Armani

L'homme près des journaux qui désormais peut vivre avec la vérité

L'homme qui a une grande veste de camouflage colorée

La femme qui a encore assez de somnifères

La femme qui observe par hasard que...

La femme dans le congélateur

L'homme près des cafetières

L'homme qui vient de la part de sa copine pour...

L'homme qui achète de l'acide sulfurique, du fil métallique et une barre de fer

L'homme qui s'est acheté quatre-vingt-dix-huit images pieuses quand il était petit

Le vieil homme

Le metteur en scène pourra adapter les marks en euros s'il le souhaite

Scène 1

Un supermarché moderne. Des étagères qui se prolongent à l'infini. A droite, un rayon pour les produits frais et un grand congélateur. A gauche, bien mise en valeur, une caisse avec un tapis roulant et un microphone. Au fond, un escalier qui monte jusqu'au gril. L'escalier n'est utilisé que par le caissier et par le vieil homme à la fin.

Le caissier est en même temps le conférencier de la soirée. Le principe incarné du règlement de compte. Personne ne passe près de lui. Il est tout le temps sur scène. Parfois, il va se promener dans la tête des gens et exprime leurs pensées au microphone.

Quelques personnes vont et viennent, d'autres semblent habiter dans le supermarché.

Au début, on entend faiblement une musique de supermarché. Le caissier descend l'escalier, allume les lumières, contrôle quelques produits, règle la caisse etc.

Le caissier : (A la salle) B'soir.

[*Si silence* : Faites comme vous voulez.

Si réponse : Bande de fayots.]

Pourquoi rentrer dans les détails ? Caissier, caisse, supermarché. Tout le monde doit payer. Prix bloqués. On ne marchand pas. Vous pouvez vous battre pour ce que vous voulez, à condition de pouvoir payer.

Acheter et être acheter. Vendre et être vendu. C'est comme ça et ce n'est pas nouveau. Mode de paiement : le liquide, la carte bancaire, le chèque – on connaît. Mais également les rêves, l'honnêteté, la dignité, les convictions, les amis, ses enfants, son partenaire. Tout cela peut s'échanger contre n'importe quoi. Par exemple contre des rêves, de l'honnêteté, de la dignité, des convictions, des amis, des enfants, des partenaires.

Le prix des choses, on le connaît aussi. On se rend surtout compte de leur valeur quand elles ne sont plus là. Par exemple : Mamie. Ou la prostate de Papa. Ou quand vous avez échangé vos rêves contre votre partenaire. Ou votre partenaire contre vos amis. Ou vos amis contre votre travail ou votre travail contre votre dignité. Pff ! La dignité. Quelle est la valeur d'un concept qui rime aussi bien avec nullité ? A titre indicatif : la qualité est en général située à hauteur des yeux ; tout en bas vous trouverez ce qu'on appelle la marchandise au rabais. Oui, parfois il faut s'abaisser. C'est plus avantageux. Plus c'est bas, moins c'est cher et plus on plie l'échine.

Soixante-neuf pfennigs pour un yaourt, c'est beaucoup ? Oui ? Non ?

Pourquoi ? Du pain, du savon, des produits d'entretien, la paix dans le monde, là – vie sexuelle satisfaisante. Intéressé ? Ça va vous coûter les yeux de la tête. Hé oui, c'est comme ça que ça marche.

(*Il s'installe derrière sa caisse.*)

Ça va bientôt démarrer. Gardez votre calme, nous avons encore trois minutes.

Qu'est-ce que cela donnerait si justement durant ces trois minutes vous faisiez le compte ? Juste pour vous. En silence.

(Pause.)

Alors ? Combien vous reste-t-il ? Est-ce que ça suffit pour un grand amour ou mieux encore pour la promotion sur les blondes ? Combien de chèques avez-vous signés avec "je t'aime" et combien d'entre eux étaient solvables ? Oui. Faites donc le sous-total. C'était quoi déjà cette idée de faire le tour du monde en vélo ?

Ha, c'est écrit dans la colonne "Débit".

Commencer la peinture – Débit.

Arrêter de fumer – Débit.

Week-end libre – Débit.

Après-midi romantique sur la plage de Timmendorf – Crédit ! Bien.

Ensuite le repas, dîner aux chandelles, deux cent vingt-six marks, ça vaut son prix.

Dormir là-bas, on aurait pu se l'économiser.

Des passions, des feux d'artifice – Débit.

La floraison des cerisiers – Débit.

Des revenus réguliers – Crédit.

Des rapports sexuels réguliers – Crédit.

Faire du jogging – Débit.

Comment fonctionne votre relation ? Plutôt à vos frais ou aux siens, qui va payer ? Ah bon, on équilibre la balance ? Aha. Allez donc jeter un œil dans les comptes secrets.

(La femme qui a un sac de jute. Elle a environ 45 ans, peut-être une professeur d'université, habillée dans le style néo-baba cool alternatif. Avec des grosses sandales. Elle cherche quelque chose.)

La femme Excusez-moi, où sont les bâtons d'encens indiens ?

Le caissier En bas à gauche sur l'étalage.

La femme Merci.

Le caissier Juste à côté de la ménopause.

La femme ! *(Elle s'en va.)*

Le caissier Là par exemple : c'était une blague concernant ses achats. On aurait pu lui épargner ce genre de remarque. Mais d'un autre côté... quand on a les moyens ! *(Il rit.)*

(Au fond, un très vieux monsieur. Il a un sac avec un album photo dedans. Au cours de la soirée, il met de nombreuses bouteilles d'eau dans le caddie. Parfois il s'assoit dans un rayon et se repose. Près des cafetières, un homme d'âge moyen. Il porte une tenue de ville.)

Le caissier Ici les petits pois sont authentiques. Ici les gens ne sont pas authentiques.
Ce sont des imitations, des fictions, des inventions.

(L'homme près des cafetières le regarde, irrité.)

Oui, toi aussi. Et les gens qui font leurs courses ici, ce sont pff ! des
exemples, des possibilités, des supports publicitaires, des offres...

Scène 2

- Le caissier Allez, amusez-vous bien, l'humour n'est malheureusement pas un mode de paiement valable, sinon ce serait...
- (Dans un étalage se trouvent plusieurs cafetières italiennes, identiques et de couleur rouge feu. L'une d'elle est en exposition, un peu à l'écart. Elle est exactement comme les autres. C'est cette cafetière que prend l'homme.)*
- ...Ahh !
- (Le caissier lui prend la cafetière des mains et la pose prudemment sur un petit socle décoratif. Tous deux observent la cafetière à la bonne distance.)*
- Ne faites pas d'éraflures dessus.
- L'homme Non.
- Le caissier C'est le vernis d'origine.
- L'homme Ha. Belle cafetière. Mais mal étiquetée. *(Il rit.)*
990 000 marks.
- Le caissier Oui, un prix très élevé.
- L'homme Mais pourtant c'est... Là sur les autres, c'est écrit 39,90 marks.
- Le caissier Oui, elles sont moins chères.
- L'homme Attendez. J'aimerais comprendre. Cette cafetière coûte 40 marks et celle-là presque un million. Et euh... et euh... et euh... pourquoi ?
- Le caissier Les autres sont des cafetières tout à fait normales, elles sont produites en série. Celle-ci est jusqu'à présent un exemplaire unique. C'est la cafetière Ferrari.
- L'homme Ah bon.
- (Pause.)*
- Et euh... et euh... c'est quoi une cafetière Ferra...
- Le caissier On se comprend, à la base c'est une Ferrari.
- L'homme Je comprends. Euh... Que voulez-vous dire par-là ?

- Le caissier Une Ferrari est une voiture de luxe qui peut en un temps record...
- L'homme Oui, je sais. Et euh...
- Le caissier Eh bien, voilà. Année de fabrication 1987, c'était encore le modèle avec...
- L'homme C'était une voiture ?
- Le caissier C'est une voiture. C'est un chef-d'œuvre ! C'est une Ferrari entière. Pas juste un bout de tôle qui aurait été découpé de l'aile et le reste de la Ferrari jeté – non ! C'est ici à l'aide d'un procédé incroyablement compliqué de compression, de coulissement, de réduction et de déformation créative qu'à partir d'une voiture de luxe on a fait un tout nouvel objet. Ici, l'anse. Elle ressemble à un bout de caoutchouc. C'est en fait la quintessence de quatre pneus. Ni plus, ni moins. Regardez : pouvez-vous imaginer comment on peut réduire deux sièges avant entiers à ce petit bouton d'une manière aussi sûre artistiquement ? C'est de ça dont je parle quand je dis chef-d'œuvre !
- (Pause.)*
- L'homme C'est euh... Oui, absolument ahurissant. Mais qu'en est-il du poids ? Une voiture pèse au moins... des tonnes.
- Le caissier Oui ! Tout à fait juste. Le bruit court qu'il existe un procédé particulier à base de sable quartzéux qui rend possible la séparation entre la masse et le matériau. Comme toujours, ils ont réussi. Et le résultat ne pèse pas un gramme de plus qu'une cafetière tout à fait normale !
- L'homme Oui, c'est euh... donc...
- Le caissier Léger, quotidien, et : fonctionnel ! Regardez, avec ça vous pouvez boire votre café tout à fait normalement. Et ce qu'il y a de génial, c'est que l'on conserve toutes les caractéristiques de la Ferrari. L'élégance, l'élan... C'est toujours une Ferrari, ce n'est pas une Opel Kadett. Mmm, le café monte... pffffch et pffffoump dans la tasse. L'expression ultime de la forme sans trahison envers l'original.
- (Longue pause.)*
- L'homme Mais elle ne roule plus.
- Le caissier Pardon ?
- L'homme On ne peut plus rouler avec.
- Le caissier Pourquoi devriez-vous rouler avec ? Comment voudriez-vous la conduire ?

- L'homme Oui, euh... Justement.
- Le caissier Cette Ferrari a été perfectionnée spécialement pour que vous puissiez boire votre café avec. Si vous souhaitez une Ferrari bonne pour la route, je vous conseille de prendre un grand modèle avec des pneus, un moteur, un volant. Et ce serait sûrement moins cher que ça.
- L'homme Car la fabrication est bien plus simple.
- Le caissier Exactement.
- L'homme Bien, mais si je ne peux plus rouler avec, pourquoi devrais-je mettre autant d'argent dans une cafetière ?
- Le caissier Si vous mettez presque un million de marks dans une cafetière, ne croyez-vous pas que vous allez boire votre café autrement ? Avec plus de réflexion, d'attention, de délectation ?
- L'homme Oui.
- Le caissier Et il s'agit de cela. De prendre conscience des petits détails. D'être plus attentif aux choses de la vie quotidienne comme boire du café. Ne croyez-vous pas que cela ferait du bien à notre orgueil si nous savions mieux apprécier ce qui est petit, ce qui est normal ? Si nous avons le sens de ce qui est unique ?
- (Pause.)*
- L'homme Vous délirez complètement. Ce machin-là aussi et moi aussi. Parce que j'essaye de parler avec vous. Ma question était : pourquoi devrais-je payer 990 000 marks si je peux avoir exactement la même pour...
- Le caissier Ce n'est pas la même.
- L'homme Si.
- Le caissier Bien. Je vous en offre une. Laquelle voulez-vous ?
- L'homme Eh bien, dans ce cas... C'est clair. *(il veut prendre la cafetière Ferrari.)*
- Le caissier Holà ! C'était un don purement rhétorique. Mais pourquoi auriez-vous pris celle-là ?
- L'homme Oui, parce que... parce que...
- Le caissier Parce que justement ce n'est pas la même. Celle-ci est un modèle original. Il y a une idée là-dedans.

- L'homme Qui me permet de boire du café dans une voiture.
- Le caissier L'idée, c'est la transformation. L'idée, c'est le fait de concevoir une nouvelle forme, une valeur et un contenu. C'est ce qui rend cette cafetière particulière et ce qui la rend chère. Pourquoi est-ce qu'en plus les choses devraient avoir l'air d'être particulières ? Vos convives peuvent bien penser ce qu'ils veulent. Pourquoi êtes-vous dépendant de ce que les autres pensent ? Si vous voulez parader, vous n'avez qu'à en prendre une avec une anse en diamant. Là, il s'agit d'autre chose.
- L'homme Oui, c'est quelque chose d'autre. C'est tellement différent, c'est...
 décadent.
- Le caissier Oh oh ! Je trouve remarquable la manière dont vous décrêtez qu'une nouvelle idée est dégénérée. Vous devriez rester prudent.
- L'homme Mais ce n'est pas vrai ! Arrêtez de me soupçonner d'être un...
- Le caissier Je ne vous soupçonne de rien, mais il faut bien dire que vous vivez dans un monde un peu limité où les voitures sont des voitures et doivent le rester. Rien ne change, tout reste à sa place.

(Le caissier le laisse en plan.)

Scène 3

- L'homme Mais ce n'est pas vrai ! Pourtant. Si, quelque part. Oui. Réactionnaire ou non, mais moi, je trouverais ça mieux si les choses... Je veux dire... Oui, si elles étaient ce qu'elles sont. Justement si...
(Il s'en va, irrité.)
 une voiture était une voiture,
 si une maison était une maison,
 et un arbre un arbre et puis c'est tout.
 Si la fidélité était évidente,
 alors l'amour serait simple...
- (La fille noire. Afro-allemande, peut-être une étudiante. Habillée de manière ordinaire. Par mégarde, elle heurte un étalage avec son caddie.)*
- La fille Il faut que quelque chose change.
- L'homme ... et une cafetière, une cafetière !
- La fille Il faut que quelque chose change. Et ce quelque chose c'est : ma vie.
(Elle voit une caméra de surveillance.)
 Waouh ! Ma vie est filmée ; ça va devenir intéressant. "The big empty". Une femme doit prendre une décision. Un grand film sentimental avec un pot de nutella énorme – ... dix pour cent de plus. Bon, c'est au moins ça. Gros plan sur le pot de nutella. Montage. Quatre semaines plus tard : à Sydney. Une belle femme élégante avance aux côtés de cet individu dangereux en direction de la plage...
- Le caissier *(Exprime ses pensées au microphone de la caisse.)* ... Et malheureusement, ce n'est pas la femme avec le pot de nutella. La femme au pot de nutella est assise devant la télévision et se fait du mal à elle-même. Fais donc quelque chose ! Prends des risques ! Prends une décision.
- La fille Mon Happy End ne serait sûrement pas à Sydney – je sorterais tout simplement du supermarché et je saurais ce que j'ai à faire.
- La voix Plus tard, je pourrais alors dire...
- La fille Plus tard, je pourrais...
- La voix C'était à ce moment...
- La fille C'était à ce moment dans le supermarché...

La voix ... c'est à ce moment qu'un grand calme s'abattit sur moi et je ... Oh la barbe, j'ai trop de clichés dans la tête.

(Un jeune homme.)

Il a l'air sympa. Peut-être que je ne suis ici que pour cela, que pour le rencontrer. Peut-être que plus tard je ne dirai pas : "c'est alors qu'un grand calme s'abattit sur moi", mais "c'est alors qu'arriva cet homme..."

(La fille a une impulsion spontanée. Elle jette sa chaussure à talon dans le caddie du jeune homme. Elle a aussitôt honte d'elle, elle l'enlève. Le jeune homme la regarde, agacé.)

La fille Ah ! Je vous ai pris pour quelqu'un d'autre.

(Pause. Ils se croisent à nouveau. Près du congélateur. Le jeune homme sort du bac un paquet d'épinards.)

Des épinards.

Le jeune homme Quoi ?

La fille Rien.

(Pause.)

Le jeune homme Bien sûr, des épinards.

La fille Qu'avez-vous compris ?

Le jeune homme Euh... des épinards.

(Pause.)

La fille Oui. Je n'en mange pas.

Le jeune homme Non ?

La fille Enfin, il ne faut jamais dire jamais, il y a toujours des exceptions, Dieu merci ! Oui les épinards sont une sorte de... légume. Ce que je veux dire c'est que les épinards sont très... c'est embarrassant... comment dire, bien sûr : c'est bon pour la santé, c'est du vert mais à part ça, c'est pas très... Enfin, si vous aimez manger ce genre de chose, alors achetez-en bien sûr, d'ailleurs c'est ce que vous faites, vous en avez d'ailleurs dans la main... *(Elle rit nerveusement et meurt de honte)* Excusez-moi, je m'arrête là, au revoir.

- La voix Génial le "vous en avez d'ailleurs dans la main". Il doit se dire : elle est en manque. Il n'y a rien de plus répugnant qu'une femme qui est en manque.
- Le jeune homme Excusez-moi, pourrais-je vous ...
- La fille Je ne suis pas en manque.
- Le jeune homme Non.
- (Pause.)*
- La fille Que vouliez vous me demander ?
- Le jeune homme Non, rien, juste...
- La fille Oui ?
- Le jeune homme Eh bien... avec qui vous m'aviez confondu.
- La fille Ah bon ! Avec Franck, mais lui... vous ne le connaissez pas.
- Le jeune homme Qui sait, il y a parfois des hasards.
- La fille C'est vrai.
- Le jeune homme Oui.
- (Pause.)*
- Oui, bon, alors, de quoi ai-je encore besoin, oui c'est ça, du ketchup.
- La voix Du ketchup. Maintenant trouve quelque chose de fin à dire sur le ketchup. Vous connaissez le film "Le Retour des tomates tueuses" ? Non, plus drôle. "Oui, le ketchup c'est... Saviez-vous que le ketchup..." Euh... non. Bon sang ! Je vais bien trouver quelque chose d'élégant à dire sur le ketchup...
- La fille Le ketchup, ça va bien avec les pommes frites.
- (Pause.)*
- Le jeune homme C'est vrai.
- La voix Alors ça c'était vraiment très fin. C'était très original. C'était complètement raté ! Mais il a l'air sympa. Venise. Canal de... Mmmm... petite chambre sous les toits. La nuit... Il est assis, nu sur le rebord de la fenêtre et il fume, je suis déjà dans le lit...

- Le jeune homme Vous savez où est la moutarde ?
- La voix La lumière des néons vacille sur le sol...
- La fille Qu'est-ce que c'est kitsch.
- Le jeune homme La moutarde ?
- La fille Euh... par-là.
(Pause.)
- Le jeune homme Oui. C'est assez kitsch. Surtout avec le couvercle rouge.
- La voix Voulez-vous prendre un café avec moi ? Ah ! Ou très direct : on va chez moi ?
- La fille Et ensuite ?
- Le jeune homme Puis-je vous...
- La voix ... Il va peut-être dire oui.
- La fille Et ensuite ?
- Le jeune homme Eh bien...
- La voix Mais ce n'est pas du tout ça, il n'est pas question de sexe. Il s'agit de quelque chose qui arrive un jour et dont je ne connais pas l'issue dès le début. Quelque chose qui a l'air plus important. Plus décisif. Où plus aucun compromis n'est possible...
- Le jeune homme Oui, dans ce cas...

Au revoir.
- La voix Moi-même je ne sais pas du tout ce que ça pourrait être.
- La fille Au revoir.
- La voix ... une sensation pâteuse que là il manque quelque chose. Peut-être un amour, peut-être pas, peut-être un sens, une étoile, un je-ne-sais-quoi...

(Elle va dans le fond. Le jeune homme va à la caisse.)
- Le caissier Bon. Des épinards, du ketchup, deux bières – 7,96. Un sachet ?
- Le jeune homme Oui.

- Le caissier Que s'est-il passé avec la fille ?
- Le jeune homme Elle était ... sympathique. J'ai failli lui demander si elle voulait faire un tour de grande roue avec moi. C'est aujourd'hui le dernier jour de la foire, et j'aurais tellement aimé faire un jour un tour de grande roue avec une femme aussi belle et dont je ne sais rien.
- Le caissier Mais vous ne l'avez pas dit.
- Le jeune homme Non, j'ai pensé qu'après elle allait penser que c'est juste de la drague, que je veux seulement coucher avec elle, alors j'ai pensé qu'après il faudrait aussi que je lui dise que je ne veux pas la ramener dans mon lit, et alors j'ai pensé qu'après elle allait peut-être penser que je ne la trouve pas jolie, et alors j'aurais dû aussi lui dire que je la trouve jolie quand même, et après...
- Le caissier Vous n'avez rien dit.
- Le jeune homme Non.
- Le caissier Vous voulez savoir ce qu'elle aurait dit ?
- Le jeune homme Quoi ?
- Le caissier Elle aurait dit oui.
- Le jeune homme Non !
- Le caissier Bon, ce sera débité de votre carte de vie.
- Le jeune homme De ma – ?
- Le caissier Oui, la verte. Voilà... Vous voyez ?
- Le jeune homme Un p'tit trou.
- Le caissier Exactement. Un p'tit trou pour chaque occasion manquée. Voilà, c'est fait et vous n'avez rien senti.
- Le jeune homme Dans ce cas, elle doit avoir un p'tit trou elle aussi ; elle n'a pas osé non plus.
- Le caissier Chez elle, les comptes se font autrement. Un autre système. Beaucoup plus compliqué.
- Le jeune homme Mais là je trouve que c'est...
- Le caissier Au revoir.

Scène 4

Le caissier *(Au microphone.)* Approchez, approchez. Le tapis roulant du bonheur est de nouveau prêt. Oser une fois, c'est être heureux toute une vie ! Venez donc, profitez-en ! Le voyage vers le bonheur ! Partez avec nous, le prochain voyage, c'est maintenant ! Le tapis roulant du bonheur ! De l'endomorphine, du rire, du plaisir. Et voici notre premier volontaire qui arrive, notre collaborateur est prêt...

(Une jeune femme arrive. Elle est habillée de façon très classique, elle donne au caissier une pièce d'un mark, un homme l'assoit sur le tapis de la caisse. Le tapis démarre. La femme est impatiente. Le trajet s'achève, le tapis s'arrête, la femme est déçue. Elle retourne vers son caddie. Ambiance de supermarché ordinaire. Le caissier exprime au microphone les pensées de la femme.)

La voix Quand ça a commencé, je ne sais pas, quand est-ce que ça a commencé ?

Je suis simplement devenue de plus en plus triste.

Je me suis glacée de l'intérieur.

Sans bruit, discrètement, sans en avoir l'air.

Au début je m'en suis étonnée : c'est bizarre, j'ai encore froid et... – ou ce genre de chose : je suis encore fatiguée.

Au début, je me disais, ça va passer, demain, tout sera différent, mais tout était exactement pareil le lendemain, et le surlendemain, gris.

Entre les deux parfois du soleil, de la rosée.

A l'époque, lorsque ça a commencé, je pleurais comme une madeleine.

D'un seul coup le soleil avait disparu.

Comment était-ce déjà, quand est-ce que ça a commencé ?

Je suis simplement devenue de plus en plus triste.

Et puis un jour j'ai arrêté de pleurer.

(Un homme la salue. Il veut juste acheter du fromage blanc pour sa copine.)

L'homme Salut, ça va ?

La femme Bien, et toi ?

L'homme Suzanne a exigé du fromage blanc aux fruits. La reine parle, le serveur exécute. J'te dis pas ! Moi aussi j'aimerais bien être enceinte.

La femme Ça va pour vous ?

L'homme	Et comment ! Elle est déjà ronde comme un ballon. Hier, j'ai peint la mappemonde sur son ventre et ensuite on a fait des photos.	La voix	Ce n'est la faute de personne, je ne pense à personne en particulier. Je sais aussi que j'ai des amis qui sont sympa, ça ne me fait plus rien, mais je le sais.
La femme	Vous savez déjà ce que c'est ?		Viens, nous allons nous promener.
L'homme	Moi, je sais, un garçon, c'est sûr, un père peut sentir ce genre de chose.		Très bien, nous allons nous promener.
La femme	Frimeur, va.		Viens, nous allons au cinéma.
L'homme	Tu viens ce soir à la fête de Johannes ?		Très bien, nous allons au cinéma.
La femme	Je ne sais pas encore.		Parfois nous faisons cuire des spaghettis et il y a quelque chose en moi qui revient de très loin et qui se souvient du goût des spaghettis.
L'homme	Allez, viens ; bien sûr que tu vas venir. C'est un ordre. C'est l'ordre de la fête !		Quand me suis-je retrouvée figée par la glace ?
La femme	Je ne sais vraiment pas encore.		Quand suis-je morte ? Sans bruit, discrètement, sans en avoir l'air.
L'homme	A huit heures tu es là, sinon à huit heures et demie mes sbires sont devant ta porte avec leur nez rouge et ils t'emmènent.		Je ne suis pas morte d'un seul coup, mais plutôt progressivement, jour après jour. D'une certaine manière sans angoisse. Je ne me rappelle pas avoir été extrêmement terrifiée en voyant ça...
La femme	Très bien.		Je suis simplement devenue de plus en plus triste.
L'homme	Allez, viens, bordel ! Suzanne est toute contente de te voir. A ce soir, ciao.		Je suis simplement morte à un moment donné.
La femme	Ciao.		

C'est tellement usant qu'ils fassent tous comme si... comme si j'étais encore en vie.

(Elle se tient près du congélateur.)

Une belle journée d'automne. L'Alster aussi est beau comme lac. Il y en a deux qui s'embrassent, très jeunes, ils s'enlacent.

Si j'essaye d'analyser, il y a chez moi une sorte de réflexe de colère, un déchirement intérieur, un grondement souterrain et volcanique et durant un instant l'espoir complètement absurde que ce réflexe, ce tremblement pourrait encore grandir, me projeter hors de moi, me jeter dans l'Alster et que je devrais nager pour rester en vie. L'eau serait si froide que mon cœur sursauterait de surprise et se remettrait à battre. D'un seul coup tous les réflexes vitaux reviendraient. Je crierais devant la peur de la mort, je crierais de bonheur. Et en arrivant sur l'autre rive, je saurais alors que je me suis sauvée la vie.

Les ados s'embrassent. Je continue mon chemin. Le réflexe n'a pas suffi. J'ai encore le temps d'attendre mon enterrement. Si ça se trouve j'en ai encore pour trente ans. Mon Dieu, faites que ce ne soit pas si long.

(Elle met ses achats sur le tapis roulant à la caisse.)

Le caissier

Bon. Qu'est-ce ça veut dire ? Des petites fleurs, du mousseux et du cœur surgelé. Vous avez là une belle composition sentimentale.

Bon, 18 marks les petites fleurs, ça c'est 4,85 et le mousseux – Vous allez faire quoi avec le mousseux ? Vous ne voulez pas plutôt prendre une tablette de somnifères ?

- La femme J'en ai encore.
- Le caissier 46,25 et le ticket. Ben, dites donc ! Vous êtes encore si jeune, vous avez encore la vie devant vous, allez donc voir des gens ! Vous voulez une rondelle de saucisson ?
- La femme Quoi ?
- Le caissier Allez, une petite tranche de saucisson ?
- La femme Non, merci.
- Le caissier Bon, faites comme vous voulez. Bonne soirée avec vous-même.

Scène 5

La fille noire est maintenant du côté des produits de beauté. Elle n'arrive pas à choisir le bon savon. La femme au sac de jute qui cherchait au début les bâtons d'encens l'observe.

La femme Je peux vous aider ?

La fille Vous travaillez ici ?

La femme Non, mais si vous avez besoin d'aide...

La fille Merci beaucoup. Je regarde seulement... les savons.

La femme Vous n'avez pas besoin de vous excuser.

La fille De quoi ?

La femme Vous savez, je trouve cela honteux qu'on vous laisse là toute seule. Je vais le chercher – S'il vous plaît ! La dame qui est là aimerait bien être servie !

La fille Laissez, c'est normal, je vais y arriver.

La femme Ce n'est pas normal. C'est comme ça que ça commence, c'est ça qui m'énerve.

La fille ... Oui.

La femme Que cherchez-vous comme savon ?

La fille Je crois que je vais prendre celui-ci.

La femme Mais qu'avez-vous pris là ? Non ! Il est testé sur les animaux, vous ne pouvez pas prendre celui-là. Ils font des essais sur les yeux des lapins. On fixe la tête du lapin pour qu'il ne puisse plus bouger, les paupières tirées vers le haut et là, ils lui injectent du savon dans les yeux, vous imaginez ce que ça peut faire, les yeux sont quelque chose de tellement sensible, je n'utilise plus du tout de savon depuis que je sais que c'est aussi avec des chiens et des chats qu'ils font... J'ai moi-même deux chats que je ne peux plus laisser sortir. Quand je pense à ma Lola dans un de ses... fours à gaz ! ...et chaque matin encore je l'appelle "Lola !" en espérant peut-être qu'elle revienne, et ensuite je vais dans la salle de bain et je prends le savon... *(elle fond en larmes)*. Excusez-moi, mais parfois il y a des choses qui remontent.

(Pause.)

...et avant-hier encore avec ce film sur le Troisième Reich, où ils... où ils... ils ont montré comment le savon...

- La fille Oui, c'est atroce. Mais je suis... Je dois me dépêcher un petit peu.
- La femme Regardez celui-ci, il est bien, "Fair Trade", écologique, et en l'achetant on soutient un projet pour les enfants des rues en Inde. Non, en Afrique, enfin bon c'est pareil. Celui-ci vous pouvez le prendre. Les enfants des rues vivent dans des bidonvilles, ils prennent de la drogue et font déjà le trottoir à six ans. Mais vous êtes bien placée pour le savoir...
- La fille Que voulez-vous dire au juste ?
- La femme Cela veut dire que l'on peut faire quelque chose, chacun de nous peut faire quelque chose. Là, le café. Je ne peux pas acheter du café qui est récolté par des enfants et le mettre dans mon colis de dons pour la Bosnie, c'est quand même...
- La fille Oui, c'est absurde.
- La femme Exactement, absurde. C'est le mot. Comment dit-on "absurde" dans votre langue ?
- La fille Euh... oui, comment dit-on absurde dans ma... "insensé" ?
- La femme Comment ? Ins... ah, oui, "insensé". Vous parlez incroyablement bien l'allemand. Vous savez quoi ? Je vous paye le savon.
- La fille C'est vraiment très sympathique de votre part, mais...
- La femme Mais si, je vous le paye maintenant ! Ce sera une petite compensation, vous saurez que tout le monde n'est pas comme ça. Si on vous agresse encore, vous saurez qu'il y a aussi des gens qui sont bien.
- La fille Je peux vraiment m'acheter moi-même mon savon –
- La femme Il y a deux jours à Magdebourg : une jeune fille, comme vous, une étrangère...
- La fille Je ne suis pas une –
- La femme ... retrouvée morte dans la rue. C'est inimaginable. Vous faites des études ?
- La fille Oui, je –
- La femme Vous voyez ça, ça ne rentre pas du tout dans la tête des gens. Vous étudiez quoi ?

- La fille L'anthropologie.
- La femme C'est bien, tout le monde devrait étudier ça. La science de l'homme. Nous avons besoin de compréhension les uns envers les autres. Je trouve cela tellement chouette que vous fassiez des études et tellement... Dites-moi, avez-vous envie de prendre un café avec moi ?
- La fille Non, je suis désolée, je suis vraiment pressée.
- La femme Je vous aurais invitée.
- La fille C'est vraiment gentil.
- La femme Je me disais juste qu'avoir l'occasion d'un tel... dialogue... ce n'est pas tous les jours que ça arrive. Si vous le souhaitez, je vous donne mon numéro de téléphone. Vous pourrez m'appeler si vous avez un problème. Ou si vous avez simplement envie de parler à quelqu'un. C'est mon numéro privé. Et celui-ci c'est le numéro de la ligne SOS Sida, je vous le donne aussi.
- La fille Quoi ?
- La femme Vous pouvez me joindre là le mercredi et le samedi matin.
- La fille Ah bon, merci beaucoup.
- La femme Le savon.
- La fille Non, vraiment, non. Faites donc plaisir à quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui aurait plus besoin de savon... Et vous savez, sur moi on ne voit pas trop la saleté.
- (Pause. Puis la femme éclate de rire.)*
- La femme Je trouve cela bien que vous fassiez de l'humour ! Cela nous manque à nous les Allemands, l'humour. Le rire est quelque chose qui peut relier les gens entre eux. J'aimerais bien que vous veniez me rendre visite.
- (La fille la laisse en plan. La femme continue tout de même à parler, elle va à la caisse, le caissier l'ignore, elle met l'argent sur le comptoir et doit elle-même prendre un sac.)*
- Nous pourrions faire la cuisine ensemble. Passez juste un coup de fil. Et encore, vous n'avez même pas besoin d'appeler, passez quand vous voulez. Cela me ferait vraiment très plaisir, on rencontre si rarement des gens sympathiques et ouverts qui s'intéressent aux autres. La plupart du temps, les gens ne s'intéressent pas beaucoup à ceux qui ne vont pas très bien. Il y a malheureusement un tel égoïsme de nos jours : l'argent, les drogues, Internet – Alors qu'il y aurait tellement mieux à faire ; il faudrait

se remettre à rencontrer les autres et se donner comme ça le sentiment qu'on est pas tout seul au monde. Ça me ferait plaisir... *(Elle s'en va.)*

Le caissier

Oui, c'est terrible. La voilà qui s'en va avec son savon et qui veut sauver le monde. Elle n'arrivera même pas jusqu'au trottoir. Déjà effacée dans l'indifférence générale, elle n'existe plus. Elle ne le sait pas, on n'est pas non plus obligé de le lui dire. Ce n'est pas non plus tragique ; qui est vraiment authentique ? Qui sait ce qu'il est en réalité quand il n'a pas d'obligation, pas de rôle à jouer, pas de projection à devoir satisfaire. C'est pour ça que de vieilles femmes se font des colliers avec leurs calculs rénaux, pour montrer qu'elles existent. "C'était à l'intérieur de moi, donc j'existe".

(La fille noire a soudain une impulsion. Elle saisit un jouet qui ressemble à s'y méprendre à un pistolet.)

La fille

Hands up, everybody, this is a robbery ! Any of you motherfuckers... move and euh... Il will execute every... motherfucking... euh... one of you –

(Les gens la regardent, consternés. Moment pénible.)

Le caissier

Pulp fiction. Bonjour l'authenticité.

Scène 6

Un homme d'âge moyen avance dans les rayons. Il peut être habillé un peu bizarrement, mais en aucun cas de manière négligée ou excentrique. Dans son caddie, il a de l'acide sulfurique, du fil barbelé, et d'autres objets. Il essaye plusieurs types de barres de fer. Un homme le voit et l'ignore. Une jeune femme qui passe le heurte par mégarde avec son caddie.

- La jeune femme Excusez-moi.
(Elle remarque le contenu de son caddie.)
Dites-moi, vous ne voudriez pas tuer quelqu'un par hasard ?
- L'homme Est-ce que par hasard on pourrait le croire ?
- La jeune femme Non.
- L'homme Donc.
- La jeune femme Donc quoi ?
- L'homme Donc oui. Pour quoi d'autre aurait-on besoin de ruban adhésif, d'une barre de fer, de fil barbelé et d'acide sulfurique... ?
- La jeune femme (Elle rit.) Bien sûr.

(Elle s'en va. Puis revient, en colère.)

Je voulais juste vous dire que c'était vraiment une blague stupide.
- L'homme Vous n'êtes pas obligée de rire.
- La jeune femme Je ne ris pas. Mais vous pouvez aussi comprendre que je trouve un peu curieux cet assortiment que vous avez composé. Et donc que je vous pose simplement la question.
- L'homme Je vous ai donné une réponse claire, et maintenant vous ne savez pas si vous devez me croire. Eh oui, c'est le problème. Plus personne ne sait ce que l'on doit croire ou ne pas croire car ils mentent tous. L'année dernière, mon patron me parle de restriction du personnel etc... et me dit qu'il ne peut pas me licencier, qu'il ne le veut pas non plus, mais que si je propose moi-même ma démission – et ça il me le promet : seulement pour six mois – je pourrais être beaucoup mieux placé après ; il me le dit en s'engageant, me regarde dans les yeux et il me ment. Il voulait me virer.
- La jeune femme Oui, bon, le truc moche, mais on pouvait s'y attendre. Si vous vous laissez convaincre de vous faire licencier.

- L'homme Donc c'est moi qui ai mal agi.
- La jeune femme Enfin, disons que ce n'était pas intelligent, vous auriez pu vous en douter.
- L'homme Faux. J'attends de quelqu'un qu'il tienne parole. C'est le plus petit dénominateur commun que je puisse attendre de la morale. Et celui qui s'y refuse n'est plus pour moi à prendre au sérieux – en tant qu'être humain.
- La jeune femme Mais ce n'est pas une raison pour tuer quelqu'un.
- L'homme Pour moi si.
- La jeune femme Aha. Et si aujourd'hui le président russe ne peut plus payer ses dettes, demain c'est la guerre, non ?
- L'homme Je ne sais pas, je n'ai pas de rendez-vous avec le président russe. J'en avais un avec mon patron.
- La jeune femme Oui, la vie est simple sous cet angle.
- L'homme Dans certaines conditions, oui.
- La jeune femme Là, il y a de la térébenthine, vous pourrez enlever les tâches de sang avec ça.
- L'homme Il n'y aura pas de tâche de sang.
- La jeune femme Vous ne faites pas cela pour la première fois.
- L'homme La première fois, ce fut horrible. Nous nous étions mis d'accord sur une chose : ne pas nous mentir. Je lui avais parlé de mon père qui m'a lui aussi menti en m'emmenant chez ma tante. Ce sera seulement pour les grandes vacances. J'ai vraiment cru que ce serait seulement pour les grandes vacances, car il disait aussi que ce serait seulement pour les grandes vacances, qu'en septembre il viendrait me chercher. Je lui ai tout raconté, et nous nous sommes promis de nous dire la vérité, quelle qu'elle soit. Puis il y a eu ce moment, une nuit, où je lui demandai ce qu'il y avait entre elle et le photographe, elle était déjà partie en vacances avec lui en cachette. Et lorsqu'elle me dit, cette nuit-là, en me regardant droit dans les yeux, "je te jure que je ne l'ai pas vu depuis des mois", à ce moment-là, ce fut comme si elle était simplement sortie en passant par la porte. Mais elle n'avait pas emporté son corps qui était toujours à côté de moi, dont les bras me serraient, avec lequel je couchais encore de manière désespérée. Je voulais qu'elle emporte aussi son corps. Bon, là, c'est vrai, il y a eu des tâches de sang.

(La fille noire qui est un peu plus loin a soudain une impulsion. Mais elle change d'avis et fait tomber par mégarde quelque chose d'un rayon. L'homme le remarque. Pause.)

Je ne comprends pas. Je n'ai jamais exigé qu'elle m'aime jusqu'à la fin de nos jours. Mais que l'être que l'on aime soit simplement trop paresseux pour me dire la vérité, c'est à ce moment là que la porte s'est verrouillée. La fois suivante, j'étais dans un bar, et un homme d'affaire s'est assis à côté de moi et m'a dit -...

La jeune femme Non ! Je ne veux pas savoir ! !

L'homme Pourquoi posez-vous des questions si vous ne voulez pas de réponse ?

La jeune femme Mais c'est de la démente, c'est... c'est... Où est la télécommande ?

L'homme Personne n'est parfait.

(Entre temps, plusieurs personnes se sont mises à écouter plus ou moins discrètement. On mange du pop-corn.)

L'homme Il n'y en a pas eu tant que ça depuis. Et trouvez-vous cela vraiment digne d'un psychopathe de s'attacher aux engagements ?

La jeune femme Pas en théorie, mais dans les actes.

L'homme Pourquoi est-ce que je n'arrête pas d'y penser alors ?

La jeune femme Peut-être pourriez-vous commencer par ne pas penser avec des phrases importantes. Le ciel est bleu. Heinz boit de la bière. Le grand tape le petit.

L'homme Je n'ai plus de travail.

La jeune femme Oui, c'est sûr, c'est grave et je peux comprendre que vous soyez désespéré.

L'homme Je ne suis pas désespéré. Je trouverai un autre travail.

La jeune femme Pourquoi faites-vous cela alors ? C'est du meurtre !

L'homme Il y a deux possibilités : ou bien je dis que je ne crois plus rien, plus personne. Mais je ne veux pas vivre dans un monde comme ça. Ou je dis ; oui, je crois en cela, je compte là-dessus. Mais si cela ne fonctionne pas, il doit y avoir des actes conséquents. Et pas seulement en théorie.

La jeune femme Mais on se croirait à Hollywood !

L'homme Réfléchissez-vous souvent à la morale ?

La jeune femme Eh bien... parfois... d'accord, rarement.

L'homme Le problème est là : la morale n'est valable que pour les gens qui ont une morale. D'où un système incertain qui est toujours perdant lorsqu'il devrait prendre le dessus. Lorsque quelque chose déraile. C'est comme lorsqu'il est écrit sur le bon de garantie : la garantie pour le mixeur est valable tant que le mixeur fonctionne. "Nous ne nous mentons pas" fonctionne jusqu'à ce qu'il y en ait un qui mente. Et après ? Tout ce truc avec la morale n'est plus qu'une association de braves gens où l'on peut résilier à tout moment son adhésion. Qu'est-ce que ça signifie ?

(Il va à la caisse avec son caddie, la femme le suit.)

La jeune femme Mais ce n'est pas vrai ! Je veux dire qu'il y a des lois et ce n'est pas vrai que chacun peut faire ce qu'il veut.

L'homme Pas tout le monde, seulement ceux qui ont de l'argent.

La jeune femme Voyons, ce n'est pas vrai non plus que la morale ne vaut plus rien aujourd'hui. Il y a des gens qui meurent pour leur conviction !

L'homme Mon patron par exemple.

(Le caissier commence à encaisser)

La jeune femme Bon, très bien, moi je ne sais plus quoi dire. Vous, vous savez comment tourne le monde. Que puis-je dire de plus, vous êtes complètement fou. Moi aussi quand j'étais petite j'ai regardé Robin des bois. Bien sûr, vous ne vous en prenez qu'aux méchants et quand vous en tuez un, vous portez sûrement des collants verts ! Mais tout cela n'est pas vrai !

Le caissier 176, 20. Un ticket ?

L'homme Vous voyez, c'est exactement ça. Nous maintenant, par exemple. Le code moral c'est : ne tue personne. Je vous dis que pour moi ce n'est plus valable, sur ce point je me situe hors du système normal, et vous voilà complètement désarmée, vous avez une poussée d'eczéma et vous ne trouvez absolument rien dans votre répertoire moral qui puisse m'arrêter.

La jeune femme J'appelle la police.

L'homme Je parle de quelque chose que vous puissiez m'opposer, pas la police. Par ailleurs, vous n'avez pas la police à votre disposition en ce moment, vous devez l'appeler mais je vous empêcherai de le faire.

La jeune femme *(Pause. Puis elle commence à se déshabiller.)*

Vous n'avez rien oublié ?... Dommage.

L'homme Pour qui me prenez-vous, ai-je l'air de quelqu'un de si primitif ?

La jeune femme Vous avez l'air de quelqu'un qui me regarde depuis un bout de temps, alors qu'il a quelque chose de très important à faire. Et je dois dire que cela me plaît.

(Aux autres.) Je le fais pour une bonne cause.

Est-ce que quelqu'un a déjà fait un strip-tease pour vous dans un supermarché ?

L'homme Non.

(Elle continue.)

La jeune femme Croyez-vous que je suis une femme atypique ?

L'homme Oui.

La jeune femme Voulez-vous faire ma connaissance ?

L'homme Oui.

La jeune femme C'est seulement valable aujourd'hui. C'est seulement valable maintenant. Aimez-vous les spaghettis ?

L'homme Vous n'avez pas peur de moi ?

La jeune femme Si. *(Elle se rhabille hâtivement.)* Et je me demande aussi si je ne suis pas devenue folle. Je viens de vous inviter à dîner. Vous avez tué des gens. Je vous emmène à la maison. Je suis dingue. Mais je me sens réveillée comme c'est rarement le cas. Il y a longtemps que je n'ai pas été aussi réveillée. Oui, je le fais, je vous emmène à la maison. Peut-être que vous allez complètement péter les plombs et me tuer.

L'homme Non.

La jeune femme Et ce qu'il y a de plus fou, c'est que je vous crois.

L'homme Si je vais chez vous, vous appellerez la police ?

La jeune femme Non.

L'homme C'est un engagement ?

La jeune femme Oui. Il faut me promettre aussi quelque chose.

L'homme Quoi ?

La jeune femme Vous n'irez pas dans ma salle de bain.

L'homme Pourquoi ?

La jeune femme Vous ne mettez pas les pieds dans ma salle de bain.

L'homme Pourquoi pas ?

(Pause. Un requin traverse le congélateur.)

Bien, je n'irai pas dans votre salle de bain.

La jeune femme C'est aussi un engagement.

(Ils sortent doucement, sans se quitter des yeux.)

Scène 7

Le caissier *(Il se penche sur le microphone de la caisse et regarde ceux qui s'en vont)*
 Au rayon bricolage, vous trouverez de la mousse isolante pour insonoriser votre appartement ! Faites du bruit, les voisins n'entendront rien. La mousse isolante, facile à mettre, facile à enlever, un jeu d'enfant, la mousse isolante qui insonorise les cris. Au rayon boucherie, toutes sortes de volailles, arrivage direct de la ferme. Des abats, du foie bien frais, il y en a pour tous les goûts. Essayez aussi notre nouveau yaourt : parfum gingembre-masala ! Vous aussi, là, la p'tite dame qui fait comme si elle ne m'entendait pas.

(La fille noire regarde. Elle est maintenant devant le rayon des yaourts.)

Le caissier Essayez celui-ci, gingembre-masala, c'est tout nouveau.

La fille Ah, gingembre-masala, c'est original.

Le caissier Un vrai régal !

La fille Oui, je vais essayer. Merci.

(Elle prend le yaourt. Pause.)

Quelque part ça m'énerve. Il me refourgue un yaourt. Ah non, ça ne va pas se passer comme ça. Peut-être bien que j'aurais choisi celui au gingembre, mais de cette manière-là, non, sûrement pas. Fini ce temps-là. Fini le temps où quelqu'un me disait quel yaourt je dois manger. Après tout, la framboise, c'est bon, même la myrtille – J'en mangeais toujours quand j'étais petite, c'était tellement bon que je les diluais dans du lait pour qu'il y en ait plus. Ce qui ne veut pas dire qu'on est obligé de manger des myrtilles toute sa vie quand on en a mangé quand on était petit. Fini le temps où j'étais obligée, je m'en fous. Je peux manger n'importe quel yaourt, n'importe lequel, oui je peux. J'en choisis un sur le rayon, je le prends, allez hop ! Banane, euh, non, pas banane. Papaye-cannelle, pourquoi pas, j'connais pas, Papaye-cannelle, allez j'essaye, pourquoi pas ! C'est pas si important... Bien sûr que si c'est très important. Ce sentiment parfois... Je suis en plein milieu d'une autoroute, je ne peux aller ni à droite, ni à gauche, ce sentiment n'est pas nouveau. Ça commence quelque part, renoncer à la vie, ça commence par de petites choses, ne plus être capable de décider soi-même. Lorsque cela n'a plus d'importance, papaye-cannelle ou poire-muesli, bien, je peux tout aussi bien prendre autre chose, pourquoi pas ? De la glace... Ici du pudding, c'est pareil, du fromage blanc à la fraise, du ricotta de Taiwan ! Oui, possible, pas obligée, ça revient au même, je ne sais même pas où c'est Taiwan ! Y-a pas la guerre là-bas en ce moment ? On s'en fout. Et

ça, qu'est-ce que c'est ?... au bifidus actif... ça tombe bien, il faudrait que je m'active un peu... Assez !

Bon, je vais prendre framboise, non, plutôt le truc au marsala, mais alors j'aurais tout aussi bien pu... Assez ! Bon, alors celui-ci... Banane !

Pourquoi je devrais prendre un yaourt... Assez ! Alors la banane, je...

Assez ! Maintenant tu vas prendre... Assez ! Je prends n'importe lequel, non, je ne prends pas n'importe lequel... Assez ! Assez ! Prends n'importe quel foutu yaourt, prends n'importe quel mec, fais n'importe quel boulot, oui ! Etre dans n'importe quel bureau à taper les idées des autres... Assez ! Je suis très calme ! Fraise, myrtille, vanille. Assez ! Du calme, le bruit de la mer !! Respirer ! Citron, là au moins il y a des vitamines. Mais ce n'est pas les vitamines le problème. Je n'ai qu'à m'acheter un citron si je veux des vitamines. Et quel est le problème ? Le problème, c'est que je dois me décider, simplement me décider... !!!

(HYSTERIKON : Musique « Mary Schneider yodelling the classics ». La fille se met à pousser des cris perçants. Elle met le yaourt dans le caddie, puis un autre, puis encore un autre. Elle les reprend et les lance ensuite sur le rayon. Les autres aussi deviennent dingues à cet instant. Une femme rentre avec son caddie et bouscule en même temps tous les rayons. Le caissier lui donne une tape sur les fesses devant la caisse. Elle riposte. Un homme remplit à ras bord son caddie de gel douche, va à la caisse. Le caissier est tout aussi hystérique. L'homme force le caissier à coincer son nez dans le tapis roulant. Le couple B.C.B.G se dispute sauvagement, etc.)

(Elle regarde fixement le rayon des yaourts.) O.K. Sans réfléchir. Allez, la première impulsion est la bonne.

(Elle veut prendre un yaourt mais attrape par mégarde un homme qui passe à ce moment. Probablement un jeune cadre dynamique, habillé en Armani. Elle est surprise mais ne le lâche pas.)

Oh !

L'homme Oui ?

La fille Excusez-moi, c'était euh... une impulsion.

L'homme Oui ?

La fille Je ne savais pas lequel je devais prendre, alors je me suis dis : je prends le premier qui me fait risette.

L'homme *(Il lui fait risette.)*

(Une femme, habillée en Gucci, plus âgée que l'homme. C'est sa petite amie.)

- La femme Eh bien, vous venez de tirer le mauvais numéro. Oh ! Regarde, gingembre-masala. Ça va nous ouvrir l'esprit... 230 calories, mais on ne peut pas en mettre autant dans un pot de yaourt.
- L'homme *(A la femme.)* Pas celui avec les cerises.
- La femme Pourquoi pas ?
- L'homme Ça donne des aigreurs.
- La femme N'importe quoi ! J'en mange tout le temps.
- L'homme Justement.
- (L'homme et la fille se tiennent main dans la main, ils redécouvrent l'amour.)*
- La femme Vous allez me trouver un peu étroite d'esprit, mais serait-ce trop vous demander de lâcher mon petit ami dès que votre impulsion sera passée ?
- La fille Oui. Je ne sais pas, je... Non.
- La femme Comment ?
- La fille Non, je n'ai pas envie de le lâcher. Je voulais prendre un yaourt, et voilà que je tiens mon bonheur entre les mains.
- La femme Ah, mon Dieu ! J'ai une proposition honnête à vous faire : là, on échange. Vous prenez votre yaourt, et moi je récupère mon petit ami, et c'est sûrement vous qui faites une affaire.
- (Pause.)*
- Richard, mon trésor, décide-toi, tu rentres à la maison avec moi ou alors tu restes encore une petite heure devant le rayon des produits frais, avec cette dame qui te prend pour un yaourt. S'il te plaît, tu viens maintenant, sinon pendant ce temps je vais m'acheter un nouveau salon.
- (Elle s'en va. Puis revient.)*
- Tu peux me dire à quoi ça rime ? ! C'est sensé être drôle ou quoi ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui m'a échappé ? Je te rappelle que nous sommes ensemble ! Maintenant tu lâches cette femme !
- L'homme Va-t'en.
- (Pause.)*
- Laisse-nous tranquille.

- La femme Tu plaisantes ! Je suis ta petite amie. Dis quelque chose !
- L'homme Ça fait quatre ans que nous sommes ensemble. Je répare le lavabo, tu arroses les bonsaïs. Je vais jeter les bouteilles de verre, toi tu penses au lait qui est dans le frigo. Nous avons plus de rapports sexuels que la moyenne, nous nous disputons rarement, nous rions rarement. Tous les deux, nous aimons le bon vin. Nous avons une résidence secondaire sur la Côte d'Azur. Et aujourd'hui, en déjeunant, je me demandais : si entre nous, c'était fini, qu'est-ce qui me manquerait ? Et je me disais, ce qui me manquerait par exemple, c'est ta clairvoyance, ton regard dénué de tout sentiment sur les choses. Les sushis, le sexe. Oui, il y a des choses qui me manqueraient. Mais rien d'irremplaçable.
- La femme Ce n'est pas ce que tu as dit.
- L'homme C'est ce que j'ai dit. Cela ne veut pas non plus dire que je ne suis pas bien avec toi.
- La femme Mais au fond, ça t'est égal.
- L'homme Au fond, ça m'est égal.
- (Crise d'hystérie de la femme. Elle se met à dévorer un paquet de chips.)*
- Fais moins de bruit. Pourquoi tu nous déranges ? Tu vois bien que nous rêvons.
- La femme Ah oui ? Et comment je peux savoir que ce n'est qu'un rêve ?
- L'homme Est-ce que sinon je serais aussi franc avec toi ?
- La femme J'espère que ce n'est pas le cas. Oui, car nous devons acheter quelque chose pour ce soir. Tout à coup, je me retrouve dans mon propre cauchemar et je ne sais pas quand je vais me réveiller. Nous sommes invités à manger à six heures, je dis ça comme ça.
- (Pause.)*
- C'est vraiment débile ! Si déjà tu te donnes la peine de rêver ça, tu peux tout rêver ! Elle peut aussi te sucer, là, devant tout le monde, tu peux la violer avec un salami... Au lieu de ça, tu la tiens par la main et tu as l'air d'un crétin.
- L'homme Je lui dis que je l'aime. Elle dit qu'elle m'aime.
- La femme Bon, maintenant, mon trésor, direction les cuisines intégrées.
- L'homme Nous ne partons pas, nous restons là. De cet instant féérique nous traçons autour de nous un cercle magique.

- La femme Tu n'y crois pas toi-même. Tu ne peux pas prononcer quelque chose comme "instant féérique" sans être mal à l'aise.
- L'homme Tu ne peux pas nous atteindre. C'est mon rêve !
- La femme Tu l'as déjà trahi.
- L'homme Ce n'est pas vrai.
- La femme Tu as aussi rêvé de moi.
- L'homme Arrête !
- La femme Je vais détruire ce rêve pour que tu n'aies pas à le faire toi-même. Même en rêve, tu es tout petit.
- L'homme Va-t'en !
- La femme C'est ça, fous-moi dehors ! Après tout, c'est ton rêve !
- L'homme Va-t'en !
- La femme Bien, je m'en vais. Tu ne vas pas tarder à te réveiller. Combien de temps peux-tu tenir dans un supermarché et croire au grand amour ? Combien de temps peux-tu tenir, hein ? Tu te sens déjà mal.
- L'homme Non. Non !
- La femme C'est gênant aussi, c'est puéril. Dis quelque chose. Fous-moi dehors ! C'est ta dernière chance. Bientôt, elle va dire qu'elle veut faire un enfant avec toi.
- L'homme Nous en avons un. Un bel enfant encore pur. Nous venons de le concevoir. Juste au moment où tu as allumé une cigarette, nous avons conçu un enfant. Nous l'avons caché, tu ne le trouveras pas. Même si tu me réveilles, tu ne le trouveras pas. L'enfant dormira longtemps, jusqu'à ce qu'il veuille bien se réveiller. Et il sera protégé dans le rêve, jusqu'à ce qu'il fasse son apparition dans le monde. Et il fera tout ce ...
- La femme ... tout ce que tu ne sais pas faire.
- L'homme Oui. Il ne redoute ni la grandeur, ni la beauté.
- (Pause.)
- La femme Je l'ai déjà trouvé, l'enfant.
- L'homme Tu mens.

- La femme Il est dans notre grenier. Il est dans la vieille crèche de Noël.
- L'homme Laisse-le en paix !
- La femme Il est en paix, complètement en paix. Regarde-le bien, il ne respire pas encore. On dirait une poupée. C'est une poupée, une poupée toute petite et froide.
- L'homme *(Il pleure.)* Tu es méchante ! Ne peux-tu pas une fois, au moins une fois te dépasser un peu et admettre l'existence de quelque chose qui ne commence pas par "Gucci" et qui ne termine pas par "sauterie" ? Pourquoi est-ce que tu ne peux pas une fois dire...
- La femme Pourquoi est-ce que tu ne rêves pas de moi autrement ? Pourquoi est-ce que dans tes rêves je suis toujours la vilaine sorcière ? Merci Bien ! Pourquoi faut-il que l'autre soit à côté ? Nous venons tout juste de faire un enfant ! Bien, et moi que dois-je faire maintenant ? Peut-être qu'on aurait pu essayer tous les deux... Mais je vous en prie, je m'en vais. Vous pouvez en faire un autre, je ne vous dérangerai pas. Pendant ce temps, je vais m'acheter un salon !
- (Elle s'en va. La fille lâche la main de l'homme. Le rêve est fini.)*
- La fille Excusez-moi, c'était juste une impulsion. Je ne savais pas lequel je devais prendre et...
- L'homme Je sais ce que c'est.
- La fille Oui ?
- L'homme Oui. C'est ce sentiment, lorsque tout nous devient indifférent.
- La fille Et que faites-vous dans ce cas-là ?
- L'homme J'en prends un à la fraise.
- La fille Et vous allez mieux après ?
- L'homme Oui, quelquefois.
- La fille *(Elle prend aussi un yaourt à la fraise)* C'est vrai.
- (Ils se sourient. L'homme va à la caisse)*
- L'homme J'ai seulement...
- Le caissier C'est déjà débité. Il vous reste 388 points sur votre carte à rêves.
- L'homme Est-ce que c'est beaucoup ?

(Le caissier se moque de lui)

Ça fait combien ?

Scène 8

A la caisse, une queue s'est formée. Un client range ses achats dans un sac.

Le caissier 23,40.

(Le client paye et continue à ranger ses achats. Le caissier prend un petit sac et l'ajoute.)

Le client Qu'est-ce que c'est ?

Le caissier Un sac de merde.

(Pause.)

Le client Mais je n'ai pas acheté ça.

Le caissier Non, bien sûr, qui pourrait acheter ça ? Personne n'achète ça, on en reçoit comme ça.

Le caissier Qu'est-ce que je dois en faire ?

Une femme Ne pas l'ouvrir.

Le client Pourquoi moi j'en ai un, pourquoi pas eux ?

Le caissier Parce que vous l'avez accepté.

Le client Ah bon. *(Il veut le rendre)*

Le caissier Trop tard.

Une femme Maintenant vous le prenez s'il vous plaît, il y a des gens qui veulent payer.

Le client Attendez, c'est quand même...

Le caissier Au revoir.

La fille Je n'ai que du nutella. Est-ce que je peux...

Une femme Non, vous ne pouvez pas.

La fille Oui, bon, ça va, je posais juste une question.

Une femme Toujours des "est-ce que je peux". Est-ce que je peux utiliser votre portable, est-ce que je peux prendre une douche, est-ce que tu peux

m'emmener à la gare, est-ce que tu peux me prêter de l'argent, puis-je rapidement...

- La fille Vous n'êtes pas obligée de passer votre mauvaise humeur sur moi, je n'y peux rien.
- Une femme Personne n'y peut rien, et vous ne doublez pas tout le monde !
- La fille Vous êtes vraiment une grosse frustrée.
- Une femme Ferme ta gueule, grosse truie !
- La fille Vous m'avez dit quoi ? Vous m'avez dit quoi !
- Une femme *(Elle crie.)* Et personne n'y peut rien ! Personne n'y peut jamais rien ! Allez-y, abattez-moi !
- La fille Vous ne me dites pas grosse truie ! Vous voulez que je vous dise, je vais porter plainte contre vous ! Je n'y peux rien si vous êtes mal baisée !
- Une femme C'est ça, tuez-moi ! Après ça, tout sera calme, tout le monde sera heureux, tout le monde pourra passer devant et plus personne ne sera obligé d'attendre son tour !
- La fille Pourrais-je s'il vous plaît payer mon nutella ! Je veux juste payer mon nutella ! ! Je veux juste payer mon nutella, tout à fait normalement ! ! ! 2,99 marks, juste mon nutella ! ! ! !
- (Elle ne se contrôle plus. Pause.)*
- Une femme *(Aimablement.)* Je vois que vous n'avez que du nutella. Voulez-vous passer ?
- La fille Ah, c'est gentil, merci.
- Une femme De rien.

Scène 9

Près des journaux, un jeune homme. Le caissier dit le texte du thérapeute au microphone de la caisse.

- Le jeune homme Je dors.
Je me lève.
Je vais dans la salle de bain.
Les yeux, les oreilles, le nez. Tout est là.
Tout est là comme hier.
J'ai 27 ans, je suis beau garçon, je vais bien.
Faire du café, lire le journal. « Un enfant mort découvert dans une poubelle ».
J'appelle le docteur Vetter. Il est énervé, il est 7H30.
- Le thérapeute Mais dites-moi, votre prochain rendez-vous est à...
- Le jeune homme Oui, je sais, je sais bien, mais c'est vraiment important. Vous avez lu le journal ce matin ? Page quatre. Un enfant mort dans une poubelle.
- Le thérapeute Vous prenez une douche froide et vous démarrez la journée normalement.
- Le jeune homme Bon. Je prends une douche. Je me lave les dents, je lance à mon reflet : je t'aime, je mange du pain grillé avec de la confiture, je pense au quatre-vingt-dixième anniversaire de Mamie, je vends des équipements de salle de bain, je dis à ma voisine « Mais qu'est-ce que vous avez maigri ! », je range ma cuisine, je descends la poubelle et peut-être que dans la benne en bas de chez moi, il y a aussi un enfant mort !
- Le thérapeute Ce n'est pas parce que ça arrive quelque part que vous vous allez en trouver un dans votre benne.
- Le jeune homme Vous me le jurez, vous pouvez me le garantir ?
- Le thérapeute Arrêtez de vous monter le bourrichon. C'est aussi peu probable qu'un tremblement de terre.
- Le jeune homme Mais c'est possible ! C'est possible, non ?
- Le thérapeute Oui, c'est possible.
- Le jeune homme Ça veut dire qu'à chaque fois que je descends la poubelle, je dois m'attendre à trouver un enfant mort dans ma benne !
- Le thérapeute Si vous y tenez.
- Le jeune homme Si j'y tiens, si j'y tiens... mais qu'est-ce que ça veut dire ?

Le thérapeute Vous prenez cet incident comme prétexte pour éviter de vous retrouver face à vous-même. Quel est votre problème au fond ?

Le jeune homme Mon problème au fond, c'est que je vis dans un monde où les gens balancent leurs enfants à la poubelle !
C'est tout. J'en ai marre. Terminé.
Je dors.
Je me lève.
Je vais dans la salle de bain.
Les yeux, les oreilles, le nez, tout est là comme hier.
J'ai vingt-sept ans, je suis beau garçon, je vais bien.
Faire du café, lire le journal.
« Une femme... plusieurs jours dans une cave... » –
Des œufs. Du lait. Du pesto. De l'huile d'olive, il en reste... peut-être...
des moules...

(Il est devant les boîtes de conserve. Tout à coup une fenêtre s'ouvre derrière les petits pois, on voit alors une scène horrible. Dans un sous-sol se trouve une femme ensanglantée, violée et torturée. On entend la radio. La femme vit encore.)

Du pesto. Des crevettes. Cent grammes... Combien en faut-il par personne ? De l'huile d'olive, il en reste encore. Mais pourquoi le pesto est-il aussi cher ? Des crevettes pour trois. Ananas en promotion. Pour le dessert, ananas avec... ananas avec... Des œufs. Du lait. Du pesto. De l'huile d'olive, il en reste encore...

(Il ne se contrôle plus. La fenêtre se referme.)

Docteur Vetter, c'est encore moi.

Le thérapeute Nous nous étions bien mis d'accord, vous ne deviez plus appeler en dehors des heures de consultation, et surtout pas pour des enfants morts ou pour cette femme...

Le jeune homme Mais elle n'était pas morte, elle était encore en vie ! Ils ont pensé qu'elle était déjà morte et se sont tirés. Lorsqu'ils sont revenus deux jours plus tard pour la faire disparaître, elle était encore en vie ! A la fin, il y a eu un qui lui a écrasé le cou avec son pied. Et dans l'après-midi, le même jour, les gens d'une entreprise de chauffage sont venus faire des réparations dans la pièce à côté. Elle a dû les entendre mais elle ne pouvait pas crier. Elle aurait pu s'en sortir ! Dans le jardin des voisins, il y avait un goûter d'anniversaire et...

Le thérapeute Oui, c'est une histoire atroce, mais la vie n'est pas faite que de ça.

Le jeune homme Il suffit d'une fois, pour cette femme il a suffi d'une fois !

- Le thérapeute Mais pourquoi vous intéressez-vous à ce genre d'histoire ?
- Le jeune homme Ce sont elles qui s'intéressent à moi !
- Le thérapeute Mais nom d'un chien ! Vous ne pouvez pas porter toute la misère du monde sur vos épaules. On ne peut pas vivre comme ça.
- Le jeune homme Mais c'est pour ça que je vous appelle !
- Le thérapeute Dans la colonne juste à côté, on peut lire qu'un chirurgien cardiologue a payé de sa poche l'opération d'une femme qui n'avait pas d'argent, et au-dessous, on peut lire qu'un SDF a gagné au loto. Pourquoi vous ne lisez pas ça ?
- Le jeune homme Je l'ai lu ça. Mais l'idée que quelqu'un devienne millionnaire au loto ne me fait pas sauter au plafond et j'admets tout à fait qu'il existe des chirurgiens cardiologues généreux, c'est pourquoi je ne vous appelle pas à cause d'un chirurgien cardiologue, mais à cause d'autre chose, à cause d'une femme qui pendant des jours...
- C'est tout.
J'en ai marre. Terminé.
Je dors.
Je me lève.
Je vais dans la salle de bain.
Les yeux, les oreilles, le nez, tout est là, j'ai vingt-sept ans, je suis beau garçon, je vais bien. Faire du café.
- Le thérapeute Et ne touchez plus au journal, s'il vous plaît.
- Le jeune homme Pourquoi ?
- Le thérapeute Allez faire un tour au bord de l'Alster. Ensuite vous m'appellez et vous me racontez ce qui vous est arrivé. A vous ! Pas à un autre.
- (Une promenade.)*
- Alors, elle était comment cette promenade ?
- Le jeune homme Bien.
- Le thérapeute Que vous est-il arrivé ?
- Le jeune homme Je me suis baladé, jolie matinée, dans les gris argentés, des petits voiliers, des cygnes d'un blanc étincelant, « regarde Annette, celui-ci comme il est grand ! », une aquarelle avec des rais de lumières et un brin de vent, et là j'ai vu la fille. Elle venait juste de se faire un shoot, complètement à bout, peut-être dix-sept ans, tombée du banc, elle ne se

relevait plus, se traînait par terre et faisait des bruits comme un petit phoque.

Le thérapeute Je vous demande pardon ?

Le jeune homme Oui, j'y viens. D'abord quand j'ai vu ça, j'ai eu à nouveau ce sentiment du « maintenant j'en ai marre », terminé, fin de journée, quelle que soit l'heure. Puis, tout à coup, j'ai compris que ça devait cesser, que ça n'apportait rien, que l'on peut vivre avec la vérité et que d'autres le peuvent aussi. Je me suis arrêté et j'ai regardé. Cinq minutes au moins. Elle a gargouillé quelque chose comme : Qu'est-ce que tu mates, casse-toi. J'ai dit : Putain, je suis content de ne pas prendre de drogue. Elle voulait me donner un coup de pied, mais ne pouvait pas se lever. J'étais vraiment content à cet instant de ne pas prendre de drogue et de ne pas être par terre. Plus je regardais, plus ça devenait facile, et puis j'ai encore dit, tu ne vas pas me pourrir la journée, bon tu es là, tu as dix-sept ans, ta vie est foutue, la mienne pas encore, et il n'y a pas que du désespoir dans la vie. Moi maintenant, je vais regarder les cygnes.

Le thérapeute Et comment allez-vous ?

Le jeune homme Bien. Je bois du café, je mange du pain grillé avec de la confiture, quelque part quelqu'un a trouvé une fille qui est morte de quelque chose.

J'ai vingt-sept ans, je suis beau garçon, je vais bien.

(Pause.)

Le caissier Bon. Quatre consultations par téléphone, trois cents grammes de crevettes, du pesto, un ananas...

(Hysterikon : 'Mary Schneider yodelling the classics'. Trois bouteilles de liquide vaisselle sautent dans un caddie. La fille noire se fait attaquer par un essaim de smarties tueurs manipulés génétiquement. Les caddies se mettent à bouger tout seul etc.)

Scène 10

A la caisse, un homme sort de la queue.

L'homme J'ai huit ans. Je suis en visite chez ma tante à Munich et j'ouvre tranquillement les portes du paradis. Je tiens mon ticket d'entrée bien fort dans ma main. Ma tante m'a offert cinq marks. Je peux m'acheter le monde. C'est exactement ce que je vais faire.

Quand on a huit ans, qu'on vaut cinq marks et qu'on se retrouve au pays des rêves à la mercerie Wagner, on peut facilement perdre les pédales, car c'est fou tout ce qu'on peut acheter avec cinq marks, ça fait un tas de combinaisons possibles : par exemple, un sifflet à roulette, soixante pfennigs, un canif, quatre marks, reste quarante pour un mister freeze. Ou pour une araignée en caoutchouc, un mark cinquante, plus la voiture de police, deux marks, plus trois dinosaures en plastique, chacun à cinquante pfennigs. Sur ces entrefaites, je songe sérieusement à acheter quarante mètres d'élastique, pourquoi faire je ne sais pas, mais cette éventualité est plaisante.

Et voilà que je me retrouve devant un carton tout simple. (*Il l'ouvre.*) C'est un carton avec des images. Ce sont des petites images avec des motifs religieux. Je ne peux pas y croire, c'est une erreur. Je suis choqué. Les images pieuses, on les reçoit directement de Jésus-Christ, par l'intermédiaire de Mademoiselle Guérold qui est notre maîtresse. Ces images pieuses, c'est la récompense la plus importante qu'on peut recevoir. J'en ai une. Une seule. Pas parce que j'étais un bon élève, mais parce que j'ai sauvé Sébastien qui s'était perdu lors de l'excursion organisée par l'école. C'est la seule que j'ai eue. Pas parce que j'étais un bon élève, mais parce que j'étais un héros. Marie et le Sauveur. Penser une seconde que Mademoiselle Guérold allait acheter les images pieuses est monstrueux. Cette pensée monte à l'horizon, devient une tornade, s'approche à une vitesse grandissante et dévaste sur son passage l'univers bien ordonné de mon enfance. Mais ça ne fait aucun doute : ce sont les mêmes petites images. Les originales. Marie et le Sauveur. La même que la mienne.

Dites-moi... ces images, on peut les... acheter ?

Le caissier Cinq pfennigs à l'unité.

L'homme Moi aussi je peux les acheter ?

Le caissier Si tu as l'argent...

L'homme Cinq marks.

- Le caissier Combien tu en veux ?
- L'homme Cent.
- Le caissier Je ne sais pas s'il y en a assez.
- L'homme Ça va mal se terminer. Je vais être frappé par la foudre, au minimum je vais aller au purgatoire, ça doit être un péché mortel, c'est une tentation, je le sais. Quand ça se saura...
- Le curé ...mais une trahison aussi honteuse envers le Christ, je n'ai encore jamais vu ça ! En voilà un de Judas, un traître qui croit que l'on peut acheter Dieu. Pour ceux de ton espèce, il n'y pas de place dans la maison du Seigneur...
- Le caissier Il y en a quatre-vingt-dix-huit.
- L'homme Le diable se réjouit déjà. Je transpire. En enfer, je transpirerai encore plus. Non, je ne veux pas dévier du droit chemin, ce n'est qu'une ruse du Malin, non, je ne le fais pas.
- C'est d'accord.
- Le caissier Tu veux du réglisse pour dix pfennigs ?
- L'homme Quelque chose me dit que je devrais au moins donner ces dix pfennigs aux enfants pauvres d'Afrique, au moins ça.
- C'est d'accord, du réglisse.

(Il s'en va.)

La première image, c'est Jésus sur la croix. Il me regarde tristement parce que je viens de le trahir. Celle d'après, c'est... Jésus sur la Croix. Il me regarde tristement parce que je viens de le trahir. Celle d'après, c'est... Jésus sur la Croix – Je sais déjà comment il me regarde. Je mange du réglisse, je suis une âme damnée et je trie les images.

Il y a vingt-huit Jésus crucifiés, seize fois les Rois Mages, douze Saint-François, quatorze Cènes, six Buissons ardents, neuf Ascensions et treize Vierges à l'Enfant. C'est l'image que j'ai déjà. Je regarde très attentivement mon image pour voir s'il y a une différence avec les autres.

(Il la mélange avec les autres, puis essaye de la retrouver.)

C'est comme si je n'avais pas retrouvé Sébastien. C'est comme si je n'avais jamais été un héros. Je suis assis là, je mange du réglisse et je pense à des choses.

Je suis avec Alfred devant l'école. Il a fait un beau dessin. Il a dessiné notre école et devant l'école notre maîtresse. Il espère qu'il va recevoir une image. Il en a sept. Lorsqu'il en aura dix, il aura un vélo. Je lui dis que s'il me donne son dessin, je lui donne trois images.

Mademoiselle Guérold me demande : « Tu as fait ça tout seul ? ». Je réponds : « Oui, parce que vous êtes très gentille ». Elle remarque que quelque chose cloche, mais elle ne sait pas quoi, elle est donc obligée de me donner une image. Elle me donne la Cène et je sens monter en moi le triomphe du mal. Car je sais que la seule chose qui peut être pire que d'acheter ces petites images, c'est de tricher pour se les procurer.

On ne voit pas non plus la trahison dans la Cène, je m'en doutais. Cette image aussi ressemble aux quatorze autres qui représentent la Cène. Depuis, les images pieuses ne m'intéressent plus. Il y en a que j'échange contre un goûter ou un petit dinosaure. Mais mon grand plaisir, c'est surtout de les offrir. Au hasard. J'en offre une à Marc qui est le dernier de la classe et qu'en plus personne ne peut sacquer, clac, d'un coup ! Il les montre à Robert qui est le fayot et qui, lui, a seize vraies images. "Qui te les a données ?". Mais Marc ne le dit pas. Cela n'a pas un effet positif sur la motivation de Robert.

Je fais chuter le cours de l'image pieuse jour après jour. Je les mets en cachette dans les sacs des écoliers. Je les offre, je les laisse traîner n'importe où, plus personne désormais ne fait d'efforts, Mademoiselle Guérold s'étonne, fait chuter de son côté le cours de l'image pieuse, l'inflation galope et lorsque je veux offrir les derniers à Thomas, il dit « Non, merci, tu peux te les garder ! »

Maintenant une image pieuse, ça vaut plus un clou.

ENTRACTE

Scène 11

Le caissier

Alors, vous avez fait une pause, vous avez fait des affaires, vous avez testé votre propre valeur sur le marché ? "Regarde la robe qu'elle porte, je ne suis pas aussi grosse qu'elle quand même ? Dis-moi que je ne suis pas aussi grosse". Vous a-t-on offert le mousseux ou avez-vous payé de votre poche ? Avez-vous reçu des compliments ou en avez-vous fait ? L'attrait est une chose qui fonctionne de manière tout à fait capitaliste : Si vous avez un admirateur intéressant, les autres suivent l'exemple, les actions remontent. Si vous n'en avez pas, les autres se disent aussi : "Personne ne veut d'elle, moi non plus je ne veux pas d'elle."

Bon. Combien vous reste-t-il sur votre billet d'entrée ? Prenons un prix moyen de 28 marks en supposant que vous ayez tout payé. Comment répartir cela sur la soirée ? Faites donc un sous-total.

Première scène, celle avec la cafetière Ferrari, 40 pfennigs ? 60 pfennigs ? 1,80 ? Pour la cafetière, pour le texte, pour mon visage ? "C'est vrai qu'il a un nez, 3,20 rien que pour le nez." Voulez-vous verser un acompte pour la bonne volonté ? "Dix marks, comme ça, pour le début, je leur fais crédit." Ou faire des économies dès le début ? "Oui, nous regardons juste comme ça." On ne va pas tout de suite tout jeter par les fenêtres pour le premier numéro. Peut-être que plus tard, il va y avoir une déclaration du genre "Carpe diem" et alors il ne nous restera plus que trente pfennigs pour le "Carpe diem". La poisse. D'un autre côté, peut-être qu'à la fin il n'y a pas de "Carpe diem" mais que le public se fait insulter, c'est possible aussi, et vous aurez dépensé au long de la soirée tout au plus 2,20 de vos 28 marks. Le rêve au rayon des yaourts, – je veux à nouveau croire en quelque chose de grand... "80 pfennigs maximum, c'était seulement un rêve, des rêves j'en fais chaque nuit" "Le rêve ? ! Le rêve était à 24 marks, au minimum, ça m'est égal ce qui vient après, cette histoire avec la morale lorsque l'autre voulait tuer son patron, vous vous souvenez ?" "Oui, elle était bien, c'était déjà un peu plus ambitieux au niveau du texte, elle était... oui... au moins... 6,20, oui" – "Bon, au début on aurait peut-être pu économiser un peu de texte, mais quand il y a l'autre qui se déshabille, c'est du tonnerre ! Oui, 15 marks" – Bien, mais peut-être qu'elle se déshabille complètement dans la deuxième partie. Moi, personnellement, le moment où la fille fait ce... "Hands up, everybody...", je trouve ça impayable, c'est tellement la honte.

Au fait, la scénographie. Elle n'est pas tombée du ciel. Je vous laisse deviner. Quelques étagères usées, un peu de légumes dedans, une vieille tasse, le congélateur est sponsorisé ; alors ? Faites donc une estimation... 30.000 marks. Rien qu'en matériel. "Non !". – Si. Tout a un prix. Plus qu'on ne le pense.

Bon, au final combien vous reste-t-il pour la deuxième partie ? Peut-être que certains d'entre vous ont déjà tout dépensé dans la première partie...

Eh bien ceux-là sont désormais libres ! Ils peuvent quand même regarder, ça n'engage à rien, quant aux autres : il faut faire des affaires !

Scène 12

Atmosphère de boîte de nuit. Seul le congélateur est allumé. Un homme d'âge moyen regarde d'un air excité à l'intérieur. Une femme se dresse lentement. Elle est un idéal féminin de glace, une icône inaccessible et étincelante de désir sexuel, sa place est toujours au rayon des surgelés. Elle chante "Peel me a grape" de David Frishberg...

L'homme Puis-je vous...

La femme Non.

L'homme Je voulais seulement...

La femme Coucher avec moi.

L'homme Non !

La femme Non ?

L'homme Enfin, non, je veux dire, cela ne veut pas dire que je ne vous trouve pas sexy, je vous trouve très... sexy.

La femme Mais vous ne voulez pas coucher avec moi.

L'homme Si !

La femme Donc oui.

L'homme Non ! Je veux dire, ça on ne peut pas le savoir maintenant, je veux dire, on ne se connaît pas du tout.

La femme Quel est le rapport ?

L'homme Ah bon... Vous voyez les choses comme ça, oui alors... Vous êtes, mais, je veux dire, vous avez évidemment raison, c'est sûr, ça veut dire quoi se connaître, je vous raconte mon enfance malheureuse, vous me racontez vos complexes, et ensuite on peut commencer à coucher ensemble et on ne se connaît absolument pas. Dans cette mesure, oui, on peut directement...

La femme On peut.

L'homme Oui, alors, euh...

La femme Mais on n'est pas obligé.

L'homme Non. Evidemment non.

(Pause.)

Mais j'aimerais bien.

La femme Coucher avec moi.

L'homme Oui !

La femme Je ne coucherai pas avec vous.

L'homme Bien entendu. Pourquoi ?

(La femme se tait.)

Bien, peut-être que je ne suis pas votre type. Mais il ne faut pas se fier aux apparences, je veux dire... admettons que je sois votre type, que je sois du genre grand, élancé et fort, malgré tout vous n'aurez aucune garantie sur ce qui va se passer ensuite au lit. On ne peut donc pas se fier à cela, et dans cette mesure –

La femme – je ne coucherai quand même pas avec vous.

L'homme Oui.

La femme Déçu ?

L'homme Non. Déçu, à vous entendre, c'est comme si j'avais espéré je ne sais quoi.

La femme Et ce n'est pas le cas ?

L'homme Non, pas du tout.

La femme Dans ce cas.

(Deux verres de Campari.)

L'homme Dites-moi, comment vous appelez-vous ?

La femme *(Avec un accent.)* Frigitte.

L'homme Vous n'êtes pas d'ici ?

Frigitte Je ne suis de nulle part.

L'homme Je me disais que nous pourrions peut-être simplement discuter.

Frigitte Nous pourrions en rester là.

- L'homme Vous ne perdez jamais votre contrôle ?
- Frigitte Jamais.
- (Longue pause. D'un ton irrité.)*
- Que faites-vous ?
- L'homme Je m'imagine quelque chose.
- Frigitte Je suis là pour ça. Vous êtes le directeur et moi la petite secrétaire ou mieux encore, le garçonnet à l'internat et vous avez oublié de faire vos devoirs... Ho ! Ho ! Ça sera sévèrement puni. Ha, vous êtes le surveillant du magasin et j'ai volé un tube de rouge à lèvres, s'il vous plaît, n'appellez pas la police, nous pouvons...
- L'homme Une maison au bord de la mer du Nord. Le matin. Vent frais. Des mouettes. Un vieux lit en bois.
- Frigitte Je nettoie le plancher.
- L'homme Non, vous êtes dans le lit.
- Frigitte Soit. Et vous êtes le viking fort comme un ours, des muscles partout.
- L'homme Autrefois peut-être, plus maintenant. J'ai soixante-dix-huit ans, je suis vieux.
- Frigitte Vieux ?
- L'homme Vous êtes également vieille.
- Frigitte *(Elle piaille.)* Moi, vieille ? Jamais de la vie, jamais !
- L'homme Des rides, des pattes-d'oie, des varices.
- Frigitte C'est quoi ce numéro de pervers ?
- L'homme Vous êtes en train de ronfler doucement.
- Frigitte Ça, jamais !
- L'homme Je me suis levé plus tôt et je vous regarde vous réveiller lentement.
- Frigitte Personne ne me regarde quand je me réveille.
- L'homme Personne sauf moi. C'est pourquoi je n'ai jamais été jaloux de tous vos amants durant toutes ces années. Car j'ai toujours su que je suis le seul qui a le droit de vous regarder au réveil.

Frigitte Et ensuite ?

(Il saute dans le congélateur sans renverser une goutte de Campari.)

L'homme Je retroussé la couverture du lit.

Frigitte Je suis nue ?

L'homme Oui.

Frigitte Vous vomissez. Imaginez une vieille femme nue à la lumière du jour...

L'homme Oui.

Frigitte Rendez-moi la couverture du lit.

L'homme Non.

Frigitte S'il vous plaît, la cellulite c'est atroce.

L'homme Comme une carte géographique. Je roule avec la main le long des stries de la peau et je dis : Eh bien, ma petite orange fripée.

Frigitte Eh bien, toi, vieux gland.

L'homme Mon vieux gland fonctionne encore.

Frigitte Vraiment ?

L'homme Oui.

Frigitte Une petite érection ?

L'homme Mmm.

Frigitte Ouhh.

L'homme Le vieux navire de guerre s'avance une fois de plus dans la vieille grotte.

Frigitte *(Elle ne peut s'empêcher de rire.)* Nous nous aimons ?

L'homme Oui. Avec confiance, avec joie, avec prudence.

Frigitte Et ensuite ?

L'homme Nous sommes allongés sur le dos et nous attendons que le soleil brille sur notre ventre. Nous avons le temps. Nous buvons du café au lit.

Frigitte Oui. Avec des biscuits à l'avoine, s'il te plaît.

L'homme Je sais bien, j'en ai acheté deux paquets hier.

Frigitte Nous faisons des miettes dans le lit.

L'homme Nous allons à la plage, nous faisons des ricochets. Tu as un peu froid alors je te donne ma veste. Peut-être que ce serait la même que celle que je t'aurais donnée autrefois, il y a quarante ans. *(Il dépose sa veste sur elle.)* Tu trouves une bouteille avec un message à l'intérieur, je l'ai déposée le soir secrètement sur les rochers...

Frigitte Qu'est-ce qui est écrit dessus ?

L'homme Lis toi-même.

(Ils s'embrassent et disparaissent dans le bac.)

Scène 13

Près des tomates se tient un jeune homme. Il a une grande veste colorée avec une capuche. Une veste de camouflage qui se fond dans la diversité des couleurs du supermarché. Le caissier exprime les pensées du jeune homme au microphone de la caisse.

Le jeune homme Evidemment.

Ils regardent tous. Avec leurs yeux de merlans frits. Ils me matent.

(Personne ne regarde.)

Ma veste est trop bruyante. Ça recommence. Là ! Tiens-toi tranquille.

Veste débile.

S'il y en a un qui se met à rire !

La veste est trop bruyante et ils regardent tous. Ma veste se met à gueuler. Ma veste engueule les gens. Vous les trouducs, trouducs, trouducs, ne matez pas comme ça, fichez-moi la paix !

Comme si je ne le remarquais pas.

L'autre qui prend un cahier et qui fait comme si elle lisait. Elle me prend vraiment pour un abruti ? Elle regarde si je fais une faute.

Si seulement la veste n'était pas aussi bruyante.

J'ai bien vu ce qu'elle avait dans son caddie : du shampoing, du déo, du dentifrice, du shampoing, du déo, du dentifrice, du shampoing, du déo, du dentifrice... Du zampoing, du téo, du tentitice... Du zapoui, tu toui, tu tentiti... Tuzapo, tutéo, tutentoto... Ce qu'elle a dans son caddie, je peux facilement le dissoudre avec des mots comme de l'aspirine dans l'eau, du shampounga, du déodounga, du dentifrounga, il ne reste plus rien.

Elle me prend vraiment pour un abruti ? Tu aimerais bien que je vienne par ici. Laisse tomber ! Tu peux toujours attendre. Ne mate pas comme ça, espèce de trouduc.

(Quelqu'un fait du bruit avec un paquet de chips.)

Arrête avec le paquet. Laisse donc le paquet dormir. Le paquet est tellement criard, mes oreilles vont bientôt exploser ! J't'ai rien fait. Je veux simplement acheter à manger ! J'ai faim, je ne vais quand même pas mourir de faim, je n'ai rien fait à personne ! Le paquet se met à rugir. Dissoudre le bruit : le rugissement du paquet de chips, le pépissement du papet de pips, le trissement de triquet de trips, le froussement du gripé de fripes, ché si silencieux, c'est le silence, c'est le silence, comme je le veux. Bande de trouducs.

Maintenant je pourrais partir, maintenant plus personne ne me regarde. Je reviendrai plus tard quand il n'y en aura pas autant.

Mais il faut tout de même que je m'achète à manger, je ne vais quand même pas mourir de faim.

Peut-être qu'il faut que je réfléchisse à un truc maintenant. Je reviendrai plus tard quand les trouducus seront partis.

Les tomates me font mal, enfermées dans un emballage aussi sombre, par six. D'un autre côté, elle sont déjà mortes et il faut bien que je mange quelque chose. Mais peut-être que ça va recommencer comme la dernière fois : j'ouvre l'emballage et six tomates se mettent à m'engueuler. Elles n'étaient pas mortes et pendant deux jours je n'ai pas pu aller dans ma cuisine.

(Il voit une femme.)

Je vois bien que tu es à côté du rayon.

Comme si je ne le remarquais pas.

Le cliquetis des bouteilles de bière, le clafoutis des mireilles de pierre, le taffetas des myrtilles de fermières, le tripota des morveux de tanière, le turlupin de lapin, le tic et tac, le tic et tac, le ric et rac et le ric et rac...

Il faut que je sorte bientôt d'ici, il se prépare quelque chose.

C'était quoi, ça ?

Je l'ai vu, c'était du muesli ! Mais lequel ?

(La femme commence à siffler toute seule.)

Arrête de siffler, je ne t'ai rien fait. Je sais bien à quoi sert ton sifflement. Onde sonore, construction directe d'une onde sonore, en passant par le tympan jusqu'à mon cerveau. Tu veux construire une connexion directe avec mon cerveau. Mais avec moi, ça ne marchera pas.

(Il siffle aussi.)

Ça n'a aucun sens. Je n'y arriverai jamais ! C'est leur but, ils veulent m'achever. Je vais revenir tout à l'heure. Mieux préparé ! Je dois déjà réfléchir à ce que je vais prendre tout à l'heure. Et comme ça tout à l'heure j'arrive de manière inattendue, ça ira tellement vite que personne ne suivra. Qu'est-ce que je prends ? Peut-être du pain blanc. Evidemment, il n'y en a que sous plastique ! Le riz au lait, ça va. Il faut seulement retirer l'aluminium. Le riz au lait, ça ne donne pas de tracas, ça ne se met pas à gueuler. Bien, je m'en mets un de côté, je viens le chercher tout à l'heure.

(En voulant passer devant lui, quelqu'un frôle sa veste.)

Tout est clair. Ne pas flipper. Je m'en doutais, maintenant pas de panique. Réfléchir calmement. Bien. Le riz au lait, ça ne va plus, elle a compris le truc avec le riz au lait. Elle a capté ça grâce au sifflement, et je sais qu'elle sait, et elle sait que je sais qu'elle sait. Regarde ce que je fais, trouduc ! Oui, regarde donc par ici, regarde, regarde, regarde, je cache exprès la saucisse devant toi, et toi tu mates.

Alors – tombée dans le panneau ? Et maintenant, je vais cacher quelque chose d'autre. Tu crois que je ne veux que de la saucisse, tu peux toujours le croire. Et maintenant je vais cacher, je vais cacher un... Ah, ils se remettent tous à mater !

Il faut que je sorte bientôt d'ici, ça ne va pas s'améliorer ! Le maïs, c'est bien. C'est ça, du maïs à la place du riz, ha ha ! Du riz au lait, du maïs au lait, une boîte de maïs. Justement à la caisse, il n'y a plus personne maintenant. Si je suis assez rapide, avant que les autres trouducs ne fassent la queue - l'autre qui croit encore que je veux m'acheter la saucisse. Je pourrais prendre le risque.

(Quelqu'un se met à la caisse.)

Tout est clair, ils sont de mèche. Deuxième variante, planquer le maïs. Mais ça recommence avec la veste ! Ils font encore tous les yeux ronds ! Je n'en peux plus. Je ne vais quand même pas mourir de faim !

(Il met son oreille contre la boîte.)

C'est évident, ils sont aussi réveillés maintenant. Mais je préfère ça à ce qui c'est produit à la maison.

(Il prend de la farine.)

Bon, elle est dans le paquet, mais au moins elle est calme. Maintenant, faut faire vite !

(Il cache la farine.)

Personne n'a remarqué, hé hé ! Je viens la chercher tout à l'heure, lorsque les trouducs seront partis !

(Quelqu'un met dans son caddie un bocal de cornichon.)

Fracas de bocal de cornichon, Fracas de bac à boutons, bric et broc total au bâton, bibatontonton, bi baba tonton, bi baba tonton...

Le caissier

Lui, il était authentique. Du moins pas inventé. Le modèle original est en train de courir dans les couloirs de l'asile psychiatrique. Mais l'original, c'est pas toujours mieux.

Scène 14

C'est l'aube sur le congélateur. L'homme s'est levé le premier. Il veut s'éclipser. Frigitte ne porte plus de perruque, son maquillage s'est estompé, elle est endormie et amoureuse.

L'homme Bonjour.

Frigitte Je veux du café et des biscuits.

L'homme Oui. Bien sûr.

(Le caissier pose un plateau sur le congélateur avec du café et des biscuits. Ils déjeunent. L'homme ne sait pas comment il doit lui dire les choses. Frigitte est dégelée et fringante. Le caissier tape déjà l'addition.)

Frigitte Si on allait à la mer ?

L'homme Oui. Mais, euh, c'est dommage, car je... dois travailler toute la journée.

Frigitte Sèche.

L'homme Oui. C'est pas possible.

Frigitte Dommage.

L'homme Oui, c'est bête.

Frigitte Je viens te chercher après le travail. Où travailles-tu ?

L'homme C'est que... aujourd'hui c'est... hum...

Frigitte Qu'est-ce qu'il y a aujourd'hui ?

L'homme Et bien, aujourd'hui est aujourd'hui et euh, hier est hier... et c'était... bien. Et... voilà.

(Pause.)

Tu es une chouette fille. Sérieusement. C'était... vraiment bien.

(Pause. L'homme prend un bouquet de fleurs.)

Je pars maintenant.

(Pause.)

Bonne continuation.

(Il revient.)

J'ai oublié ma veste.

(Il prend une brosse à dents et du dentifrice et va à la caisse. Les autres clientes l'observent.)

Le caissier Alors, on a la bouche pâteuse ? Un déjeuner, des fleurs, et ça... 72,20 et votre carte d'identité.

L'homme Je l'ai oubliée. Est-ce que ça marche avec la Master-Dépression ?

Le caissier Ça marche. *(Il encaisse.)* Voilà, c'est bon. *(Il lui donne un sac de merde.)*

Frigitte *(Doucement.)* Oh la poisse...

Scène 15

La fille noire a heurté par mégarde un étalage. Des articles tombent à terre.

La fille Quelque chose doit changer. Et ce quelque chose c'est : ma vie. Si seulement au moins une fois dans ma vie je pouvais me décider. Pour un homme ou une ville ou que sais-je encore, au moins pour une cassette vidéo. Je peux rester deux heures dans un magasin et me dire au bout d'un moment : Bah ! Je vais plutôt aller au cinéma. Mais voir quel film ?

A intervalles réguliers j'ai des poussées de crises existentielles. Le mot "crise existentielle", c'est déjà la méga honte. Je veux dire que si quelqu'un te demande : "Et comment ça va ?". "Bof, j'ai une crise existentielle", ouhh, je ne dirai jamais ça, et pourtant j'ai une crise existentielle. Tout à coup je m'imagine dans un monastère cistercien, où complètement repliée sur moi-même je rempote des plants de basilic. Ou alors je suis assise dans une petite chapelle romane où la lumière passe par la vitre bleue et je suis simplement assise et là, seule et totalement décontractée, je crois en Dieu.

Et là je me surprends à penser que dans ses conditions je dois aussi porter un triste habit de nonne. Ça je ne peux pas. Le truc avec la chasteté passe encore, mais un froc pareil avec des bas en laine noire, impossible. Et soudain je me dis que je serais peut-être mieux en bouddhiste. – Et il faut que je me dise ça seulement parce que les fringues sont plus belles. Eh bien, je me dis que dans ce cas-là je ne vais pas très loin dans la spiritualité, mais ces... ces impulsions sont pourtant là.

Mes amis se mobilisaient contre l'extrême-droite, moi jamais. J'ai toujours trouvé que je n'étais pas obligée, je suis déjà noire, c'est suffisant.

A y regarder de près je ne suis pas vraiment noire. Pas vraiment noire, pas vraiment blanche, me voilà à nouveau indécise. Bon, avec ça je suis très tendance, je peux rentrer dans toutes les boîtes de nuit. Aucun videur ne peut se permettre de me laisser dehors. Parfois je me dis : Ne pourrais-je pas être tout simplement normale ? Bien sûr, c'est encore une sorte de cliché, être normale, qu'est-ce que ça signifie être normale ?

Et alors je me dis, bon, O.K. ! Mes origines ne sont pas... tout à fait... normales, oui quand même, je veux dire : j'avais un père biologique, noir, et une mère biologique, blanche, une bonne d'enfant suédoise, morte, deux mères adoptives, blanches mais homosexuelles, Tobias et Miguel, quatorze frères et sœurs, noirs – l'un d'eux vient de devenir roi, quatre sont en taule. Deux demi-frères, blancs mais français, et un oncle, mort pour la bonne cause. Avec une vie comme la mienne, je ne vais quand même pas finir vendeuse dans un magasin de fringues !

Et alors j'ai à nouveau une sorte... d'impulsion de faire, oui, quelque chose de bien, d'être quelqu'un qui met en marche quelque chose. C'est déjà à moitié la honte. Cela se tient si on ne fait que le penser, mais lorsqu'on le dit vraiment à haute voix "Je veux être quelqu'un de bien." – Ahh ! Ces impulsions... sont authentiques, mais dès qu'elles atteignent le cerveau, elles se transforment en clichés.

Bon, je commence donc ma nouvelle vie, je suis quelqu'un de bien, et j'accepte de parrainer un pauvre enfant africain qui m'écrit deux fois par an une lettre et me remercie. Ce qui me fout encore la honte car il est clair que quelqu'un a dicté la lettre, et il ne me connaît pas du tout, et de toute façon c'est déjà absurde en soi : on reçoit un catalogue par la poste, et ensuite on est là avec ses cent marks par mois et on se demande : Qu'est-ce qui est le plus important ? Que le petit africain soit opéré des yeux ou alors que le petit thaïlandais ne fasse plus le trottoir ?

Et alors on retombe sur des principes, parce que – alors je me dis, cent marks par mois ce n'est pas grand chose, je change complètement ma vie, je pars en Afrique et je me bats pour la liberté de mon pays ! Ce qui d'une part est de nouveau un cliché, d'autre part ce n'est pas mon pays et enfin je suis déjà en train d'imaginer ce que je pourrais porter comme fringues en tant que combattante pour la liberté, avec à mes côtés un combattant masculin pour la liberté qui ressemble à peu près à Georges Clooney.

Alors je me dis : Commence d'abord par des petites choses, donne d'abord une pièce à un clochard. Mais je ne sais pas pourquoi quand il y en a un qui me demande "Tu as un mark ?", ça aussi c'est la honte, parfois je donne quelque chose, parfois non, je ne peux jamais vraiment me décider et je lui tends la pièce comme si c'était un préservatif usagé.

D'un seul coup j'ai une sorte d'impulsion, je me dis, maintenant je le sais, je vais devenir conteuse d'histoires, je voyage et je rassemble les histoires du monde entier, c'est quelque chose de spécial et c'est... aussi un cliché.

Si seulement je pouvais prendre une décision au moins une fois, au lieu de ça j'ai en permanence de grandes impulsions diffuses qui en fait sont totalement à côté de la plaque. Pourtant elles sont bien là. Je commence toutes les deux semaines une nouvelle vie, je souhaite trouver quelque chose un jour qui ne soit pas un décor en carton mais qui ait une véritable valeur, où ma vie puisse enfin devenir tridimensionnelle. Tout ça n'est pas dramatique, je le sais bien. Ce n'est pas non plus comme si j'étais vraiment malheureuse, c'est seulement cette sensation permanente qu'il y a quelque chose qui manque.

Scène 16

La femme dans le congélateur continue à se décongeler. Ce n'est pas à son avantage.

Frigitte J'ai froid, je m'ennuie.

Le caissier Range ton bac à glace.

Frigitte Ça pue ici.

Le caissier C'est pas moi.

Frigitte Ras-le-bol ! D'abord entamée puis abandonnée. S.O.S. ! S.O.S. ! Je veux des chips ! ! Je veux des chips.

Le caissier 3,99.

Frigitte Embrasse-moi !

(La femme en Gucci et l'homme en Armani.)

La femme Je veux simplement que nous ayons plus de temps l'un pour l'autre.

L'homme Cette semaine nous avons fait chaque soir quelque chose ensemble.

La femme C'est toujours en présence d'autres personnes. A la soirée de Thomas nous n'avons pas échangé un mot.

L'homme Mais ce n'est pas vrai.

La femme Si. Tu m'as demandé une fois si je voulais des sushis.

L'homme Voyons, tu sais si tu restes assise tout le temps dans un coin à prendre des notes en douce : Ha, il parle avec Suzanne mais pas avec moi...

La femme Ce n'est pas cela. Mais il est tout de même étrange que lorsque nous sommes à une fête, nous parlions à tout le monde mais pas entre nous. J'ai même discuté pendant une demi-heure avec Trucmuche que je trouve absolument affreux. J'aimerais bien discuter avec toi.

L'homme Hm.

La femme Ben oui, avec toi, figure-toi. Ne fais pas la tête, sinon c'est qu'il y a quelque chose là-dessous. Non regarde ! De l'eau minérale d'Issey Miyake.

Le caissier Vous pouvez essayer.

La femme Hm. Bien.
(L'homme découvre Frigitte.)

Frigitte Bonjour.

L'homme Enchanté.

La femme Allez, essaye. *(Elle regarde le prix.)* ... Mais quand même. Oui, c'est sûr, c'est du Miyake.

L'homme Regarde, regarde un peu.

La femme Oui, jolie, un peu kitsch.

L'homme N'importe quoi, elle est magnifique.

Frigitte *(Avec un accent.)* Je n'ai pas de papa, je n'ai pas de maman, je n'ai pas de frère, je n'ai pas de sœur et en plus j'ai froid.

La femme *(Elle se sert dans le bac.)* Du poulet ?

L'homme On en a mangé hier. Haaa, vous êtes belle.

Frigitte Vous êtes beau vous aussi. Voulez-vous que je vous suce ?
(Pause.)

La femme Non, merci, il est casé. Nous avons encore besoin de...

L'homme Allez, s'il te plaît, s'il te plaît !

La femme C'est hors de question.

L'homme S'il te plaît, j'en ai toujours rêvé. Regarde donc comme elle est belle. Regarde la peau, et la bouche est tellement chouette.

La femme Ça recommence.

L'homme C'est combien ?

Le caissier Cent vingt pour se faire sucer, deux marks le préservatif.

La femme Tu délires, c'est beaucoup trop cher, cent vingt pour se faire sucer, c'est beaucoup trop.

Frigitte Pas trop.

- L'homme Tu t'achètes de l'eau minérale d'Issey Miyake. Vingt-huit marks la bouteille d'eau minérale, c'est aussi un peu exagéré.
- Frigitte C'est vrai.
- La femme Restez en dehors de cela.
- L'homme Ne fais donc pas tant de manière, tu auras quelque chose d'autre.
- Frigitte Oui, achète-lui donc un petit poulet, elle est tellement seule.
- La femme Peut-être un dogue danois, je le dresserais contre ton parfum.
- Frigitte Non, je pensais plutôt à un cocker, vous savez les petits qui aboient mais qui ne mordent pas.
- L'homme Mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a encore de si compliqué ? Je la trouve mignonne, je voudrais simplement qu'elle me suce.
- La femme J'ai entendu, alors fais-le.
- L'homme J'y vais.
- (Il va à la caisse. Tout le monde regarde, il y va quand même.)*
- Le caissier Cent vingt-deux marks, voici le ticket, vous le prenez et vous allez voir la dame qui vous sert.
- (L'homme paye et monte dans le compartiment des surgelés.)*
- La femme *(Explosion comme dans la première partie. Hysterikon. Elle s'arrête.)* Bon, soit, je suis celle qui reste sur la touche et qui a des crises d'hystérie, ça on le sait déjà depuis la première partie. Qu'est-ce que ça veut dire au juste ? Qui s'imagine des trucs pareils ? Le mot-clé, c'est quarante ans ; que vous vient-il à l'esprit ? Ménopausée, périmée, frustrée. Mais ce n'est pas ça. Bon, on ne peut pas dire que ce soit génial, mais piquer une crise d'hystérie pour ça... non. C'est ça qui est bien à quarante ans. Parce que c'est écrit, là, sur le compte dans la colonne "crédit" : Certaines choses sont meilleures quand on les achète... à crédit. C'est pour ça qu'il doit s'amuser maintenant. Les trois prochaines semaines vont être super. Parce qu'évidemment quelque chose comme ça coûte plus de cent vingt marks, et qu'il va devoir payer pour ça les trois prochaines semaines. Mais il va aimer payer, il sera volontaire. Des massages, des fleurs, de l'attention. Parce que je suis tellement généreuse. Ce n'est pas vraiment une question de générosité, c'est plutôt une manière de faire de l'investissement. Si maintenant je lui avais interdit de faire ça, j'aurais eu trois semaines de stress pour rééquilibrer le compte. On pourrait croire que c'est pour limiter les dégâts. Faux. Il s'agit de maximiser le gain. Et ça aussi, ça a un rapport avec la quarantaine. On s'y connaît mieux en prix.

On sait où se trouvent les choses dans les rayons et combien elles coûtent, où il y a la même chose moins chère et si on a envie de l'avoir moins chère. Là où il est bon de faire de l'épargne et où l'on peut mieux investir. Je viens justement de faire une très bonne affaire. Les trois prochaines semaines vont être super.

(Un orgasme dans le congélateur.)

Frigitte Pauvre garçon, tu dois maintenant retourner auprès de ta méchante femme.

L'homme Elle n'est pas si méchante, ça va aller.

Frigitte Laisse tout tomber et nous prenons le prochain avion pour la Grèce.

L'homme Oui, ce serait chouette mais...

Frigitte On part, tous les deux.

L'homme Tu ... es vraiment une chouette fille.

Frigitte Va te faire foutre.

L'homme *(Il sort du congélateur.)* J'y vais maintenant. Bonne continuation.

La femme C'est clair ?

L'homme Oui.

Frigitte J'ai froid.

La femme Pris ton pied ?

L'homme Oui.

La femme Bien.

L'homme Et maintenant ?

La femme J'aimerais bien rentrer à la maison, prendre un bain. Je suis un peu tendue.

L'homme Oh oui, tu as besoin d'un massage.

La femme Oui.

L'homme Tu en auras un. Regarde, des roses anglaises.

La femme Hm.

- L'homme Je te les achète tout de suite.
- La femme Voyons, tu n'es pas obligé.
- L'homme Si, je te les achète tout de suite.
- (Ils vont plus loin faire des courses.)*
- Frigitte Oui, c'est ça, va voir ta femme, la Grèce je peux l'avoir toute seule !!
(Elle danse un Sirtaki.) Ta-tata-ta... Je vais très bien !!
- (Le caissier accroche une pancarte au-dessus de son bac à surgelés : "en solde".)*
- Non ! C'est méchant !
- Le caissier Plains-toi.
- Frigitte Oui ! Bande de pauvres cons ! Machos ! Je ne me fais pas solder ! Je suis magnifique, je pose une énigme, j'ai une âme et j'ai de la valeur !
- Le caissier Pour qui ?
- (Pause.)*
- Frigitte Je vais te dire pour qui ! J'ai des amis et ils m'admirent ! Eh bien, toi, super pizza bandante, oui, tu es à plat, Signor Gorgonzola ! Regarde par-là ! Tu es impressionné ! Waouh, les bâtonnets de poisson deviennent durs comme du roc ! Eh bien ? Eh bien ? Je peux tous vous avoir ! Lèche les épinards !
- Le caissier *(Il met une pancarte : "Encore moins cher maintenant".)*
- Frigitte Beuh ! Je m'en tape, ça m'est aussi égal ! Je m'ennuie.
- Le caissier Suis des cours par correspondance.
- (Un homme passe.)*
- Frigitte *(Avec dignité)* Je ne coucherai pas avec vous.
- L'homme Et bien tant mieux.
- Frigitte *(A une barquette de viande hachée.)* T'es une chouette fille. *(Elle jette la barquette.)*
- (Le caissier apporte un collant en laine.)*

Tu ne crois pas sérieusement que... *(Elle remarque des traces de pourriture sur ses jambes.)* Ahh !

Le caissier

Ça ne se voit pas au premier coup d'œil.
Venez, servez-vous ! Un peu abîmée mais gentille. Le collant est gratuit, et ce qui compte vraiment ce sont les qualités intérieures ! Venez voir de plus près, approchez !

Frigitte

Peel me a grape, fous-moi la paix... kashmir me, anesthésie me... thunderbird me... you did hurt me... (etc.)

(La fille noire a soudain une impulsion. Elle a réduit à l'extrême sa tenue vestimentaire. Elle porte une minijupe, des bottines et beaucoup trop de maquillage.)

La fille noire

(Avec un accent vulgaire) C'est là que j'ai eu une sorte d'impulsion et que je me suis dit : Mais pourquoi tu te prends la tête ? Pendant ce temps-là tu pourrais faire d'autres trucs : cuisiner, baiser, regarder la télé. J'veux dire que la vie, pourquoi est-ce qu'on ne se la rend pas plus facile ? C'est déjà assez compliqué comme ça de savoir quel shampoing tu dois prendre, combien de calories tu peux avaler, quel yaourt tu dois manger... je sais lequel je prends. Banane. C'est celui que s'est enfilé Michou avant de m'enfiler. Oui, maintenant j'suis une vraie blonde, tout baigne, sauf les cheveux. Bon, je tricote un peu dans ma tête, qu'est-ce que je disais, tricoter ? Nan, j'veux dire fricoter, on s'en fout. Bon, peut-être que vous pensez : Qu'est-ce que c'est cliché ! Et qu'est-ce que je peux répondre à ça ? Vous avez raison. Mais vous voulez que je vous dise ? Ça fonctionne. Qu'est-ce que c'est que ça ? Des jambes, des nichons, un cul. Arrêtez-moi avec mes clichés. Alors, messieurs, qui aurait quelque chose contre le cliché de m'emmener faire un tour en bagnole ? Vous voyez, vous voyez comme je suis une fille facile maintenant, y'a pas si longtemps que ça, pour moi, ça aurait été tellement la honte...

(Pause.)

tellement... la honte...

(Longue pause. Le caissier lui donne un sac de merde.)

Scène 17

- Frigitte Des chips !
- Le caissier 3,99.
- Frigitte Mets-les sur ma note.
- Le caissier Non.
- Frigitte Est-ce que tu veux une –
- Le caissier Non ! Et tu ne fais pas pipi dans le congélateur !
- Frigitte Mais je suis obligée.
- Le caissier Maintenant c'est terminé ! Dehors ! La date de péremption est enfin dépassée.
- Frigitte Non ! Je vais changer, je vais me mettre au jogging. Bientôt !
- (Le caissier débranche le bac des surgelés.)*
- Non, laisse le bac – ...
- Le vieil homme Je voudrais dire quelque chose. Je n'ai jamais rien dit. Cela m'a pourtant toujours semblé étrange. Je pensais que cela avait un sens de s'appeler Johannes Holzer et de travailler dans les transports. Oui, la petite maison avec le jardin. Sur la sonnette, il y a mon nom : Johannes Holzer. Un enfant inconnu ouvre la porte et dit "Bonjour Papa." Je caresse les cheveux de l'enfant, ce qui est désagréable et pour l'enfant et pour moi. Tous les soirs exactement à six heures nous dînions. Nous faisons du bruit avec la vaisselle pour que le silence ne s'entende pas trop. Mais j'ai toujours pensé que les choses étaient tout à fait normales. Certaines personnes ont une grande vie et d'autres en ont plutôt une petite. Une petite, ça peut être bien aussi, j'en ai justement une qui tient sur cinq stations de métro. S'il avait fallu que je devienne marin, je le serais certainement devenu. Et donc le lendemain, j'ai refait les cinq stations de métro pour aller au bureau. Je n'ai jamais rien dit, mais tout me paraissait pourtant très étrange. Surtout les jours d'anniversaire, une bougie en plus, une année de moins, 43, 44, 57, 65, retraite. Il y a deux ans ma femme est morte, je ne sais pas où est mon fils. Voilà et j'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir. Je me suis donc rappelé ma vie et j'ai tourné et retourné l'histoire dans tous les sens. Et j'ai réfléchi ainsi sur la grande vie et sur la petite vie, sur ma vie et pourquoi dans celle-ci rien n'est cohérent, ça n'a aucun sens et ça ne s'arrange pas en y réfléchissant. Je suis alors arrivé à la conviction que tout cela doit être une immense méprise.

(Il sort un album photo.)

Regardez, cette femme, Barbara, je ne l'ai pratiquement pas connue. L'enfant était là d'un seul coup. Regardez, est-ce qu'il me ressemble ? Non, c'est un triste employé, il y en a des centaines de milliers comme lui, ce n'est pas moi. Là, le plan de la maison. Faux, ce n'était pas ma maison, ça aurait dû être le plan d'un bateau. Le costume est aussi faux, je l'ai porté mais il ne m'a jamais convenu. Là, une caisse enregistreuse, je ne sais rien faire avec ça, avec les chiffres, je ne suis pas du tout à l'aise avec les chiffres, tout est faux, je n'ai rien à voir avec ça.

Frigitte Eh oui, tant pis.

Le vieil homme Ici, c'est moi, je ris, je mange une pomme, un jour j'irai à la mer, je traverserai les sept mers du monde ! Regardez, c'est à ce moment là que la méprise a dû se produire car dans l'image d'après je travaille déjà dans les transports. Reprenez tout ça et rendez-moi ma vraie vie !

Le caissier Certainement.

Le vieil homme C'est formidable.

Le caissier J'ai encore besoin de ceci. *(Il lui prend sa carte de vie.)*

Le vieil homme Oh ! Qu'est-ce que c'est ?

Le caissier Ça ne fait pas mal. *(Il découpe la carte de vie.)* Allez donc vous promener, j'arrive tout de suite.

Le vieil homme Oui, bien sûr.

Le caissier Puis-je vous être utile ?

Le vieil homme Qu'est... Qu'est-ce qui se passe ?

(Le caissier le pose sur le tapis roulant et met ce dernier en marche. Aussitôt le vieil homme roule vers l'arrière et se déshabille. En faisant cela il devient de plus en plus jeune. Musique : "I'm in heaven..." Il tient son vieux visage dans la main, rit et le jette. Il s'immobilise, avance le long du tapis roulant, et saute à terre.)

Hop là ! Je ne pensais pas que ce serait si facile. Hé hé ! Fini les choses absurdes. Il était tellement raide cet ensemble, hé hé ! C'est fini. Plus jamais dans les transports, Héhéhé ! Je vais devenir constructeur de bateaux, l'air de la mer, je suis heureux, ça devient tellement excitant.

(Il traverse le supermarché. Gênés, les autres regardent les vêtements tombés à terre de l'homme mort.)

Bon alors, où est mon bateau ? Il doit y avoir un bateau ici, je pensais que j'allais tout de suite commencer à construire mon bateau.

Femme en Gucci Soixante-dix-huit ans, c'est un bel âge

Un homme Il a l'air en paix.

L'homme mort Mince, à qui je demande maintenant... Excusez-moi, je cherche le chantier de construction navale de... oui mais de qui ? Je ne sais même pas comment je m'appelle.

La fille Je trouve ça vache.

Le caissier La pitié, c'est sur le rayon à gauche. A quoi vous attendiez-vous ? A ce qu'il sorte simplement en courant ? On le sait pourtant.

Frigitte Chouette. Ça me remonte le moral.

L'homme mort Je trouverai bien dehors, il doit être quelque part, le bateau. Où est-ce que ça mène ce truc ? (*Il monte l'escalier.*)

Homme en Armani Vous auriez pu faire une exception.

Le caissier Ce n'est pas moi qui fait les prix. Ma foi, il faut réfléchir avant d'acheter.

Frigitte C'est juste. Et plutôt que de me tromper, je préfère ne rien prendre du tout.

L'homme mort (*Venant d'en haut.*) Où suis-je ? Y-a quelqu'un ? Il doit y avoir un bateau pour moi quelque part. Y-a quelqu'un ? Y-a quelqu'un ?

Un homme Je n'arrive toujours pas à me l'imaginer. Je sais, c'est tellement, mais...

L'homme mort (*Errant comme un fantôme dans le gril.*) Non, c'est pas par-là. Y-a quelqu'un ?

(*La fille noire va chercher une petite fleur.*)

Comment est-ce que je descends de là moi maintenant ? Quelle galère. S'il vous plaît, s'il vous plaît, vous là, je veux dire vous... Je suis en haut.

Un homme Dans ces moments-là on se dit toujours...

L'homme mort Y-a quelqu'un ? Ha, c'est par-là. Ben oui, j'aurais dû m'en douter.

(*Le caissier ramasse les restes de l'homme mort et les fourre dans un grand sac. La fille met la fleur sur le sac.*)

Le caissier Bon. On va bientôt fermer. Vos dernières phrases, s'il vous plaît ;

La fille La vie ...

Frigitte Oui ?

La fille J'sais pas.

L'homme en A. La vie ... peut-être quelque chose avec la lumière ... avec ce qui est clair...

La fille Dieu cherche la contrée sauvage du cœur comme une oasis dans un... non, c'est nul.

La femme en G. Richard, mon chéri, tu viens ou tu veux encore prier ?

L'homme en A. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

La femme Rien. J'ai seulement demandé si tu veux encore –

L'homme Oui, mais tu l'as demandé une fois de plus de façon si,si... sarcastique.

La femme Je t'ai posé une question, purement informative, car nous avons bientôt des invités et –

L'homme Mon Dieu, ici il y a quelqu'un qui vient de mourir !

La femme C'est pour cela que je t'ai demandé si tu veux prier !

L'homme Non, nom d'une pipe !

(Ils vont plus loin faire des courses.)

Le caissier Qui paye les fleurs ? 2,50.

La fille Zut, je n'ai que deux marks.

Le caissier Pff ! Dans ce cas...

(La fille défait la fleur.)

La fille Quelque chose doit changer, et ce quelque chose c'est : ma vie ...

Le caissier *(Au public.)* Encore des réclamations ? Maintenant, je ferme. Au revoir.
(Il sort en prenant l'escalier.)

FIN